

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934 — N° 151

ORIBASE ET L'HYDROLOGIE AU IV^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 17 juillet 1935

PAR

Jean-Yves PHELIPPAUD

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à LIGNIÈRES-SONNEVILLE (Charente), le 18 Juillet 1911

Examineurs de la Thèse	{	MM. GREYX, professeur.....	Président.
		BONNIN, professeur.....	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DE GRAILLY, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1935

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934 — N° 151

ORIBASE ET L'HYDROLOGIE AU IV^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 17 juillet 1935

PAR

Jean-Yves PHELIPPAUD

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à LIGNIÈRES-SONNEVILLE (Charente), le 18 Juillet 1911



Examineurs de la Thèse

MM. GREYX, professeur	Président.
BONNIN, professeur	Juges.
PIÉCHAUD, agrégé	
DE GRAILLY, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. POUSSON, MOURE, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGES, BEILLE,
GASSAËT, CHAVANNAZ, PACHON

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale,	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale.	BÉGOUIN.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale et gynécologique. .	GUYOT.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales...	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Physique médicale et pharmaceutique... .	C. SIGALAS.
Anatomie	VILLEMIN	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	N.

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).
R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Chirurgie générale	CHARRIER.
id.	DUFOUR.	id.	LOUBAT.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique ..	RIVIÈRE.
Médecine générale	DAMADE.	Ophtalmologie ..	BEAUVIEUX.
id.	PIÉCHAUD.	Oto-rhino-laryngologie ..	DESPONS.
id.	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie ..	JOULIA.
id.	DE GRAILLY.	Physique médicale ..	WANGERMEZ.
id.	FONTAN.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM		MM
Physiologie	FABRE.	Puériculture ..	FAUGÈRE.
Médecine opératoire	PAPIN.	Pharmacie chimique ..	VITTE.
Accouchements	PERY.	Zoologie et parasitologie ..	R. SIGALAS.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Botanique	GIRARD.

Ophtalmologie .. MM. CABANNES (en congé).
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON FRERE MAURICE

A MON PERE ET A MA MERE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MES CAMARADES DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A MES MAÎTRES

A MONSIEUR LE MÉDECIN-GÉNÉRAL CAZAMIAN

*Directeur de l'Ecole Principale
du Service de Santé de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MES JUGES

A MON PRÉSIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CREYX

*Professeur d'hydrologie thérapeutique et de climatologie
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Médecin des hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

ORIBASE

ET L'HYDROLOGIE AU IV^e SIÈCLE

INTRODUCTION

Ce qui nous est parvenu de l'œuvre d'Oribase est encore trop considérable pour que l'étude critique d'une faible partie en fasse connaître toutes les richesses. On ne peut y montrer le nombre et la variété des connaissances de ce grand médecin de l'antiquité. Sa vaste érudition lui permit de tracer un vrai tableau de l'état de la médecine au iv^e siècle de notre ère, à la période terminale de l'antiquité gréco-latine. C'est pour nous un enseignement précieux, car il nous force à voir ce que nous devons à cette médecine antique.

La médecine, dans son évolution, est étroitement liée à l'état de la civilisation. Nous agissons actuellement avec des moyens différents que le progrès des sciences nous a fournis. Mais combien de pratiques qualifiées de modernes ne le sont qu'en vertu de l'oubli ou de l'ignorance de leurs origines anciennes !

Les théories émises autrefois pour expliquer tous les phénomènes observés apparaissent fantaisistes et même puérides à nos esprits éclairés par des connaissances scientifiques bien plus approfondies. Pourtant elles satisfaisaient leurs auteurs. Mais nos grandes théories modernes nous semblent

des constructions pleines de bon sens. Qu'en restera-t-il dans quinze ou vingt siècles ? Nos descendants ne les accueilleront-ils pas avec un sourire aussi étonné que le nôtre, à la lecture de ces vieilles explications correspondant à l'état de la science d'alors ?

L'étude de ces connaissances anciennes, en nous révélant ce que nous leur devons, rabaisse peut-être un peu notre orgueil inventif, mais permet de mesurer les progrès effectués au cours des siècles passés. Et devant un tel développement de l'esprit humain, nous ne pouvons qu'espérer un essor toujours plus grand, malgré les difficultés qui s'offrent à l'homme au cours de sa vie et de ses travaux.

Dans la modeste étude qui va suivre, nous n'avons pas l'intention d'entraîner le lecteur vers de si hautes spéculations. Nous voulons seulement montrer les idées et les théories d'un de ces auteurs d'autrefois en nous limitant dans son œuvre à une branche de la médecine très importante dans l'antiquité, et qui, après avoir subi une éclipse au moyen âge et au début des temps modernes, a repris de nos jours une place considérable.

Ce travail, en nous faisant connaître l'art médical des temps révolus, aura été pour nous une véritable initiation à cette science si curieuse et si riche d'enseignement qu'est l'histoire de la médecine. Et nous tenons à exprimer ici notre respectueuse gratitude à M. le Professeur Creyx, qui nous a inspiré ce sujet, et dont les conseils ont été pour nous d'un si précieux concours.

ORIBASE, SA VIE, SON ŒUVRE

Sa science, son habileté, son esprit, sa haute valeur morale, forçant l'estime des empereurs qui l'avaient exilé, firent considérer Oribase comme le plus grand médecin de son temps.

Né à Pergame dans la première moitié du iv^e siècle de notre ère, il était célèbre vers 360. Mais il n'a jamais vécu au ix^e siècle, comme le prétendent certains auteurs⁽¹⁾. Cela s'explique facilement, car de cette époque date un résumé des œuvres d'Oribase composé par un certain Théophane sur l'ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète.

Originaire d'une ville qui deux siècles plus tôt avait vu naître Galien, et dont le temple d'Esculape était toujours célèbre, il était naturel qu'Oribase fût attiré vers la médecine. Il passa plusieurs années à Sardes pour suivre les leçons de Zénon de Chypre, un des maîtres les plus réputés de ce temps-là. Quand Zénon s'enfuit à Alexandrie, Oribase le suivit et termina ses études sur cette terre d'Égypte, l'un des berceaux de la médecine.

Recommandé à César Julien, il accompagna ce prince dans ses expéditions, tout d'abord en Gaule où il commença la *Collection médicale*. Puis il prit une part active à la Révolution de 360, qui fit monter Julien sur le trône d'Orient. Reconnaisant, le nouveau souverain le combla d'honneurs et de richesses et lui donna même la questure de Constantinople.

Mais en 363 Julien mourut en Perse, et la fortune d'Oribase subit de terribles revers.

(1) *Biographies médicales*, collection Panckouke, t. VI : *Oribase*.

Jovien, successeur de Julien, entreprit de détruire le paganisme remis en honneur sous le règne précédent, et commença les persécutions contre les adeptes des nouvelles théories théosophiques et tout ce qu'il considérait comme magiciens et sorciers. Quand il revint à Constantinople, Oribase fut disgracié et dépouillé de ses biens. Valens et Valentinien le bannirent, et il dut se réfugier aux confins de l'Empire, chez des peuples barbares, aux bords du Danube.

Grâce à ses connaissances médicales, il opéra des cures merveilleuses et fut bientôt considéré comme un dieu tutélaire. Des échos de sa célébrité parvinrent à la Cour de Constantinople, et les empereurs, convaincus de son talent et de sa valeur, le rappelèrent vers eux.

A partir de ce moment, il retrouva une fortune éclatante, se maria richement et eut quatre enfants, dont Eustathius, pour qui il écrivit son *Synopsis*.

Il dut mourir au début du v^e siècle. Son biographe, Eunapius, écrivait entre 390 et 400, et dit qu'Oribase était alors à l'apogée de sa gloire.

Son œuvre ne nous est pas parvenue en entier. Une grande partie est perdue ou n'a pas été retrouvée. A la demande de Julien, il avait écrit quatre livres de *Commentaires sur la médecine de Galien*. De cet ouvrage, mentionné dans la préface du *Synopsis*, nous ne connaissons absolument rien.

L'œuvre principale d'Oribase, d'où sont tirés ses autres traités de médecine, c'est la *Collection médicale* en soixante-dix ou soixante-douze livres. De cette énorme compilation nous ne possédons qu'une partie dans laquelle il a rassemblé les textes d'une trentaine d'auteurs. Nous connaissons les quinze premiers livres, des extraits des livres XXI et XXII, et les livres XXIV et XXV sur l'anatomie presque entièrement d'après Galien. Les livres XLIV à LI sont d'authenticité douteuse.

Le *Synopsis* n'est qu'un résumé de l'ouvrage précédent. Il contient tous les préceptes nécessaires à un médecin livré à lui-même. Oribase, qui avait acquis une grande expérience

de cette médecine pendant son exil, destine à son fils Eusthatius ce traité, qui « lui sera très utile pendant ses voyages ». Nous possédons le *Synopsis* intégralement. Il est en neuf livres et fut très souvent traduit au moyen âge, preuve de la valeur que lui accordaient alors les savants.

Oribase fit encore un résumé plus simple, dédié à son ami Eunapius, qui est sans doute le même que son biographe. Cet ouvrage, intitulé *Euporista*, est en quatre livres et traite des médicaments faciles à se procurer. On doit le considérer comme un ouvrage de vulgarisation. Oribase l'écrivit pour « les gens instruits, afin de leur permettre de se soigner en voyage sans le secours d'un médecin », et il l'adresse « aux simples amis de la médecine, aux *philiatres* ».

C'est l'empereur Julien qui donna l'ordre à Oribase de composer un traité où seraient réunies toutes les connaissances médicales de l'époque. Au iv^e siècle, la médecine courante n'avait plus rien de scientifique; elle était aux mains d'empiristes qui exploitaient le plus effrontément la crédulité des malades. La thérapeutique consistait en pratiques bizarres, port de talismans, emploi de signes cabalistiques et de caractères goétiques. A cette époque de déclin du paganisme, la magie et la sorcellerie, nées dans l'âme mystérieuse des Orientaux, envahissaient la philosophie et la science. Le christianisme n'était pas encore assez puissant pour imposer ses disciplines dans toutes les branches de la pensée humaine. Il faut même reconnaître que son austérité première si absolue n'encourageait guère le progrès des sciences, et partant favorisait toutes ces pratiques basées sur l'ignorance et la crédulité.

Julien l'Apostat, rétablissant les cultes des anciennes divinités, et s'entourant de théosophes, rendait presque officielle cette philosophie nouvelle qui procédait de la même veine que la *cabale* et les formules goétiques.

Oribase était païen, et à ce point de vue il exerça une profonde influence sur son prince, mais il réprouvait certaines pratiques religieuses. Envoyé par Julien à Delphes pour con-

sulter l'oracle, il revint avec cette réponse « que désormais tous les oracles seraient muets ». C'était avant tout un esprit scientifique. Comme Hippocrate, il basait sa médecine sur un harmonieux équilibre entre l'observation et le raisonnement. Mais quelques esprits sérieux ne suffisaient pas à compenser la multitude d'imposteurs qui, flattant la faiblesse du prince, ne vivaient que par elle. La mort de Julien allait d'ailleurs leur porter un coup terrible. Les persécutions trop aveugles de ses successeurs dépassèrent le but. Oribase lui-même fut une de leurs victimes et ne dut qu'à sa haute valeur de rentrer en grâce.

Son œuvre constitue une véritable réaction contre tous ceux qui, à son époque, « prétendaient à la connaissance de la médecine et n'étaient médecins que de nom » ⁽²⁾. Il a voulu composer des ouvrages aussi complets que possible, et qui restent pour nous des sources merveilleuses. On lui a reproché injustement sa méthode de compilation et son manque d'originalité. Mais Julien lui avait demandé d'établir une encyclopédie médicale et non de faire œuvre personnelle. D'ailleurs il n'a pas recopié servilement ses prédécesseurs et n'a rapporté leurs écrits qu'après en avoir reconnu la valeur. Et surtout par ses nombreuses connaissances, son esprit très clair, son style simple et précis, il nous a fait parvenir des fragments de nombreux médecins anciens à peu près inconnus, ou bien encore, rapportant d'autres auteurs, il nous permet de les comprendre bien mieux que nous ne pourrions le faire avec les textes véritables. Sa passivité est donc toute apparente. Fruit d'un éclectisme profond, résultat d'une sélection intelligente, voilà sa compilation. Enfin nous lui connaissons des travaux personnels, parmi lesquels il faut citer la description des glandes salivaires.

Les ouvrages de cet auteur ont toujours été considérés comme de très grande valeur. Valeur littéraire et scientifique

(2) *Œuvres d'Oribase*, Préambule des *Euporista*, t. V.

pour tout le moyen âge, et pour nous valeur historique indéni-
niable. Déplorons toutefois de n'en pas connaître la totalité,
car sa richesse documentaire et le fait qu'il nous donne à lui
seul un aperçu général de la médecine antique font de l'œu-
vre d'Oribase un monument probablement unique⁽³⁾.

(3) Pour tout ce qui concerne ce chapitre, voir : *Œuvres d'Oribase*, traduc-
tion Bussemaker et Daremberg, préface du t. VI et préambules du *Synopsis*
et des *Euporista*, t. V; Bayle et Thillaye, *Biographies médicales*, t. I; Eloy,
Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne; collection Pan-
ckouke, *Biographies médicales*; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I et II.

L'HYDROLOGIE CHEZ ORIBASE

CHAPITRE PREMIER

L'EAU DANS LA NATURE

Indispensable à la vie, l'eau fut l'objet d'un véritable culte pour les premiers hommes, qui divinisèrent les sources, les fleuves et les lacs. Puis avec l'évolution de l'esprit humain elle devint un des éléments primordiaux sur lesquels les grands philosophes bâtirent leurs systèmes métaphysiques. En même temps, les médecins l'étudièrent dans un but plus pratique : permettre aux hommes d'en faire un usage judicieux. Mais toujours leurs travaux et leurs écrits sont dominés par cette idée de l'importance de l'eau, qu'Oribase exprime en ces termes : « L'eau est peu s'en faut d'un usage plus courant qu'aucune autre chose. » (1).

Son origine, son cycle dans la nature, ses propriétés, furent l'objet de recherches nombreuses de la part des savants. Et si depuis nous avons élucidé bien des choses à ce sujet, que de points restent toujours obscurs !

Oribase consacra dans son œuvre une place importante à cette étude de l'eau et de ses applications. Peut-être paraît-elle insuffisante à un géologue ou à un physicien, mais elle contient au moins tous les éléments nécessaires au médecin.

(1) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

I. — L'eau pure.

1° VARIÉTÉS ET ORIGINES.

Une eau potable était la première chose recherchée par un chef d'armée au moment d'établir son camp. C'était une nécessité pour le voyageur isolé de savoir trouver cet élément et de se rendre compte de ses qualités. Cette question de l'eau, si importante dans l'antiquité, est encore, de nos jours, un des grands problèmes de l'hygiène.

Les anciens distinguaient les eaux d'après leurs origines, et ils savaient en tirer des renseignements sur leurs qualités. Nous retrouvons chez Oribase une classification des eaux pures, que nous suivons encore aujourd'hui sans l'avoir modifiée. Suivant les ressources offertes par la région, on utilisa : les eaux courantes, les eaux des lacs, des puits, les eaux pluviales, et enfin les eaux de fonte de la glace et de la neige. Mais il ne faut pas leur accorder à toutes la même valeur, et certaines sont réputées franchement mauvaises.

« Les eaux qui coulent sur une pente » sont les plus estimées, car « elles favorisent la digestion et l'émission des urines » (2). Nous verrons cependant que parmi ces *eaux courantes* de nombreuses conditions interviennent pour en modifier les qualités.

Les *eaux de plaine* sont les plus abondantes, mais « les collines et les montagnes fournissent une eau plus pure, plus douce et de meilleure odeur » (3). Sans doute en vertu du principe énoncé tout à l'heure.

Toutefois, ces eaux de plaine ou de montagne sont inégalement bonnes suivant les terrains traversés, soit avant, soit après l'affleurement. Tout en conservant la préférence aux eaux de montagne, Oribase distingue celles qui coulent sur des sols rocheux ou terreux. Les premières sont « les plus

(2) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 324.

(3) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 329.

pures mais dures et froides » (4), les autres sont « douces au toucher et moins froides » (5).

Certaines plaines présentent « en été des efflorescences nitreuses et salines » (6), qui communiquent leurs propriétés à l'eau et la rendent moins potable. Les régions qui n'offrent pas ces inconvénients sont dites « à sol doux » (7), et leurs eaux sont meilleures.

La présence dans le sol de minéraux particuliers peut modifier les propriétés de l'eau. « La présence de mines rend l'eau moins potable » (8), et ce désagrément peut être poussé à un tel point « qu'il empêche toute habitation » (9). Mais notre auteur ne retiendra pas cette action du sol traversé comme origine des eaux minérales, et quand nous traiterons de ces dernières nous le verrons faire peu de cas de leur formation.

L'orientation des sources est très importante à considérer. Celles qui sont tournées vers l'Orient donnent une « eau très bonne » (10), surtout si elles « traversent des pierres molles ou de la terre » (11). Quant aux sources tournées vers le nord, notre auteur nous rapporte deux opinions différentes. D'après Rufus, ces eaux sont « douces mais refroidissent outre mesure » (12). D'après Galien : « Les eaux qui sourdent à travers des rochers, et se frayent un chemin vers la constellation des Ourses sont dures et passent et s'échauffent difficilement. » (13).

Tous les deux sont d'accord sur la propriété « refroidissante ». Mais le premier prétend qu'elles sont « douces », le second qu'elles sont « dures ». Il ajoute cependant une pré-

(4) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(5) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(6) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 329.

(7) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 329.

(8) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(9) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(10) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(11) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 309.

(12) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(13) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 308.

cision « quand elles sourdent à travers des rochers »; ce qui correspond aux théories de Rufus rapportées plus haut. Il existe là néanmoins une contradiction dans les termes qu'Oribasé a rapportée sans prendre la peine de la discuter ou de l'expliquer.

Les eaux tournées vers l'Occident sont très mauvaises, « dures et refroidissantes »; elles produisent « des convulsions, de l'enrouement, des pleurésies » (14).

Les sources orientées au sud donnent des eaux « salées et chaudes ». Elles seraient purgatives et diurétiques (15).

Nous pouvons douter que de telles propriétés soient apportées par le simple fait de l'orientation. Et si quelques sources tournées vers le midi les présentaient, il est probable que Rufus, et Oribase après lui, ont établi une généralisation aussi audacieuse que fantaisiste. Et nos hygiénistes modernes font assez peu de cas de ce facteur orientation quand il s'agit de capter une source.

L'eau, en s'écoulant sur le sol, peut lui emprunter certaines propriétés. Les plantes qui croissent près des eaux peuvent en modifier les qualités et « gâter une bonne eau ou, au contraire, corriger une eau mauvaise » (16). Parmi les plantes utiles, « la berle, la menthe sauvage et le capillaire » jouent le rôle de médicaments et « rendent les eaux plus favorables au flux des urines » (17). Nous verrons plus loin que les anciens se sont basés sur cette constatation, plus théorique que réelle, pour établir un moyen d'améliorer les eaux de boisson.

Quand on veut exploiter une source d'eau potable, il faut donc bien surveiller les canaux d'écoulement pour éviter « que les eaux n'empruntent aucune mauvaise qualité soit au sol, soit à toute autre circonstance » (18). Oribase pense-t-il

(14) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(15) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(16) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(17) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 331.

(18) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 331.

à des souillures de nature organique ? En tout cas, il admet que les qualités chimiques ne sont pas les seules que doit présenter une eau potable.

Parmi les eaux courantes, le Nil jouissait dans l'antiquité d'une réputation particulière. Ses sources mystérieuses, ses inondations fertilisantes, avaient frappé l'esprit des anciens. Son eau est très bonne ainsi que celle des marais d'Égypte : « N'étant pas chauffée outre mesure, elle ne se corrompt pas en hiver, et en automne le Nil chasse la vieille eau et la remplace. » (19).

Explication bizarre et en opposition totale avec le climat égyptien. Ailleurs nous trouvons une autre raison plus conforme : « Cette eau est comme si elle était cuite. » (20). Pourquoi Oribase nous donne-t-il ces deux propositions opposées ? L'absence d'un texte plus explicite nous empêche de le comprendre.

Les *eaux stagnantes* sont toutes moins bonnes, et certaines même franchement mauvaises. A part celles des marais d'Égypte, les eaux des autres marais doivent être regardées comme corrompues. Or, quelle que soit son origine, une eau « qui commence à se corrompre est impropre à la boisson, et ceux qui en boivent sont pris d'enrouement, de toux et ont la voix grave » (21). Il ne faut pas songer à boire l'eau d'un lac : « Toutes sans exception sont très mauvaises. » (22). Elles présentent une odeur corrompue, leur température varie avec celle des saisons et dans le même sens, ce qui est le « principal signe de mauvaise qualité d'une eau » (23). Elles engendrent des maladies variées : en été, « la dysenterie et la hientérie qui se transforme en hydropisie » (24); en hiver, elles atteignent moins le tube digestif, mais causent des trou-

(19) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 326.

(20) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 63.

(21) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 310.

(22) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323.

(23) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323.

(24) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323.

bles pulmonaires, « pleurésie et toux », et des affections de la rate. Ces dernières engendrent l'hydropisie et des ulcères aux pieds « qui ne veulent pas se fermer vite » ⁽²⁵⁾.

Oribase, en adoptant cette opinion de Rufus sur les lacs, avait probablement raison, car les anciens puisaient l'eau au voisinage des rives et en surface. C'étaient donc les eaux les plus polluées, et on s'explique ainsi les troubles intestinaux qu'elles produisaient en été, époque de la plus grande virulence des germes. En hiver, il attribue à la basse température de ces eaux les affections broncho-pulmonaires. Nous estimons cette opinion excessive, car le froid est bien une cause adjuvante certaine dans l'étiologie de ces maladies, mais ce n'est pas la principale.

De nos jours, un tel ostracisme visant les eaux lacustres nous étonne, puisque nous connaissons des villes, Genève en particulier, qui s'alimentent en eau dans des lacs où elles déversent leurs égouts ⁽²⁶⁾. Ces eaux sont utilisées telles et les habitants ne s'en portent pas plus mal. Mais elles sont puisées en profondeur et à une certaine distance du bord. Or à cet endroit l'eau présente des qualités de pureté et de température qui satisferaient notre grand hygiéniste du iv^e siècle. Des expériences faites dans le lac d'Annecy ont prouvé que « près du bord, à 30 mètres de profondeur, l'eau est pure, fraîche et presque privée de microbes. » ⁽²⁷⁾.

Les *eaux des puits* sont potables, mais elles stagnent et, partant, sont « moins bonnes à boire » ⁽²⁸⁾. « Elles sont épaisses et froides », aussi agissent-elles moins bien sur la digestion et ne « passent pas facilement par les urines » ⁽²⁹⁾.

Les *eaux de pluie*, malgré de nombreux défauts, ont la réputation d'être les meilleures de toutes. Elles présentent les qualités de douceur, de ténuité, qui en font les eaux

(25) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323.

(26) Courmont, *Hygiène*, p. 398.

(27) Courmont, *Hygiène*, p. 398.

(28) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 398.

(29) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 398.

pures par excellence; elles n'ont d'inconvénient pour aucun organe⁽³⁰⁾. Elles proviennent de la mer, du sol, du corps humain. C'est « le soleil qui tire les parties les plus ténues de l'eau »⁽³¹⁾. Sa diversité d'origine lui donne de nombreuses qualités, ce qui expliquerait la facilité avec laquelle elle se corrompt. En effet, « les corps qui ne possèdent qu'une seule qualité se corrompent plus difficilement que ceux qui en ont plusieurs, à moins qu'ils ne soient doués de la propriété de se corrompre facilement ou difficilement »⁽³²⁾. Les anciens pensaient donc que cette corruption facile devait « être imputée à l'eau plutôt comme un avantage que comme un défaut »⁽³³⁾.

Voilà une explication verbale proche parente de la « vertu dormitive de l'opium ». Nous savons actuellement que cette corruption facile de l'eau de pluie est due à sa faible minéralisation et à sa souillure par les germes de l'atmosphère et les immondices rassemblés sur les toits et dans les gouttières. Mais Oribase et tous les savants de son époque ne pouvaient soupçonner l'existence de ces micro-organismes, que Pasteur, seize siècles plus tard, devait si brillamment démontrer et si difficilement faire admettre par certains de ses contemporains.

Enfin ils croyaient que l'évaporation était une véritable ébullition par la chaleur du soleil, et par comparaison avec l'ébullition au feu, ils estimaient qu'elle augmentait les qualités de l'eau de pluie : « L'eau est cuite par la chaleur du soleil, ce qui prouve sa bonté, car toute substance soumise à l'ébullition devient plus douce qu'elle n'était auparavant. »⁽³⁴⁾. Cette théorie est inexacte. L'ébullition agit en tuant les germes par la chaleur tandis que l'eau de pluie est obtenue par une évaporation à une température bien infé-

(30) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 326.

(31) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 309.

(32) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 309.

(33) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 310.

(34) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 310.

rieure suivie de condensation ce qui élimine toutes les parties non volatiles vivantes ou inanimées.

Mais si les anciens ignoraient les microbes de l'air ils connaissaient l'existence de poussières minérales dont l'eau se charge en tombant. Ils avaient remarqué ce lavage de l'air par les pluies : « Les temps pluvieux fournissent des eaux plus douces, les temps secs et peu pluvieux des eaux nitreuses. » ⁽³⁵⁾. Les saisons et les vents influaient sur ces qualités des pluies probablement en réglant l'état de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère. « En hiver et au printemps, les eaux sont plus douces et plus belles. » ⁽³⁶⁾. Le vent du nord donne une eau douce mais froide. « En été et en automne, la terre émet des vapeurs plus sèches et la pluie se charge des immondices de la terre. » ⁽³⁷⁾. Ces eaux ainsi chargées de matières minérales, acquièrent des propriétés spéciales, qui les rendent moins potables que les eaux très pures de printemps et d'hiver. Très « nitreuses », elles sont purgatives, peu diurétiques et « ne conviennent pas au poumon et à la trachée-artère » ⁽³⁸⁾.

Elles sont comparables à des eaux minérales et meilleures à employer simplement en boisson, mais ne leur sont pas supérieures au point de vue thérapeutique, « car il y a sous terre des eaux douées de qualités éminentes » ⁽³⁹⁾. Sur ce dernier point, nous sommes entièrement d'accord avec notre auteur. Car attribuer à l'eau de pluie tombée en saison sèche de telles vertus curatives témoigne d'une observation subtile de ses effets. Ou bien il faut admettre qu'Oribase accepte une théorie de Rufus, dont la réalité est plutôt discutable.

Parmi les eaux tombées en été, Hippocrate préfère « l'eau de saison » à « l'eau de tonnerre » et à « l'eau de tempête », la première étant préférable à la seconde ⁽⁴⁰⁾. Cette opinion,

(35) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 327.

(36) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 326.

(37) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 326.

(38) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 327.

(39) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 327.

(40) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 310.

qu'Oribase rapporte en citant Galien, ne reçoit aucune explication des deux commentateurs successifs, et nous ne savons à quels facteurs ils attribuaient cette prééminence d'une eau de pluie sur les autres.

Les *eaux de fonte de la glace et de la neige* doivent être évitées; elles sont « toutes très mauvaises »⁽⁴¹⁾, dures et refroidissantes, mais « douces au goût »⁽⁴²⁾. Nuisibles et dangereuses par leurs effets sur l'organisme, elles gênent la digestion et la diurèse et peuvent même produire des convulsions, des crachements de sang, des suppurations pulmonaires⁽⁴³⁾. Telles sont les idées de Galien et de Rufus, auxquelles se range Oribase. Tous admettaient la théorie d'Hippocrate, qui condamnait l'eau de glace après avoir remarqué que la congélation diminue le volume de l'eau en faisant disparaître les parties les plus ténues. L'expérience sur laquelle il se basait était faussée (il utilisait un vase plein d'eau, qui en laissait échapper au moment de la prise en glace), mais il avait soupçonné la congélation de faire dégager l'air contenu dans l'eau⁽⁴⁴⁾.

Cependant, les anciens ne condamnaient pas tous d'une façon aussi péremptoire les eaux de fonte de la glace et de la neige. Athénée (souvent cité par Oribase, mais délaissé sur ce point) estimait beaucoup cette variété d'eau, et il cite l'usage de manger de la neige ou d'en mêler aux boissons pendant l'été⁽⁴⁵⁾. Celse et Théocrite sont du même avis, et le premier place cette eau au même rang que les eaux de pluie⁽⁴⁶⁾. Pline rapporte aussi cet usage, mais pour le blâmer⁽⁴⁷⁾; il a sans doute adopté la théorie d'Hippocrate. Actuellement, nous estimons excessive cette idée admise par

(41) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 310.

(42) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(43) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(44) Guérard, *Répertoire général des sciences médicales*, art. « Eau ».

(45) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, notes (Athénée), p. 625.

(46) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, notes (Celse et Théocrite), p. 625.

(47) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, notes (Pline), p. 624.

Oribase sur la nocivité de l'eau de glace. Nous ne croyons pas l'emploi de la glace dans les boissons capable de causer tous les accidents que lui imputaient les médecins anciens. Un usage exagéré provoquerait certainement des troubles gastro-entéritiques; une boisson glacée prise dans certaines conditions pourrait amener des troubles graves. Mais ce sont là des cas d'espèce, et un usage modéré ne saurait avoir d'inconvénient.

Notre auteur prétend que l'usage de l'eau de glace provoque des crachements de sang ⁽⁴⁸⁾. Que penserait-il en voyant nos malades atteints d'hémoptysies ou d'hématémèses sucer des morceaux de glace ?

2° QUALITÉS DE L'EAU.

En étudiant les diverses variétés d'eau douce, nous avons montré les propriétés particulières à chacune. Mais quelles sont, en général, les qualités requises pour qu'une eau soit potable ?

Une eau ne doit avoir « ni goût, ni odeur » ⁽⁴⁹⁾ pour être « agréable à boire » ⁽⁵⁰⁾. Il lui faut, en outre, posséder de nombreuses qualités physiques : « Etre pure, limpide, ne présenter aucun sédiment. » ⁽⁵¹⁾. En effet, la présence de boue entraîne des variations dans le poids de l'eau : « Le surcroît de pesanteur est dû à la terre. » ⁽⁵²⁾.

Une eau excellente « s'échauffe et se refroidit très vite » ⁽⁵³⁾, et cette qualité est primordiale pour Oribase, qui adopte ici une opinion de Rufus d'Ephèse ⁽⁵⁴⁾ et d'Hippocrate. En effet, quand elle s'échauffe et se refroidit lentement, l'eau « con-

(48) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 328.

(49) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 306.

(50) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(51) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(52) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(53) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(54) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323.

tient un air mauvais ou quelque autre vice tenant à l'eau elle-même et dont la cause est cachée » (55).

Ce critérium n'est utile que pour les eaux d'apparence pure; celles qui « sont bourbeuses ou trahissent au goût quelque chose de médicamenteux se reconnaissent facilement » (56). En vertu de ce principe, les anciens devaient rejeter les eaux minérales comme boisson ordinaire.

Les eaux de sources doivent présenter une température constante, c'est-à-dire « être chaudes en hiver et froides en été » (57). Cela prouve qu'elles viennent des grandes profondeurs (58). Mais Oribase se contente de cette explication, qui n'est qu'une constatation. Il ne paraît pas avoir pensé qu'une eau très profonde est beaucoup moins sujette aux souillures que celle voisine de la surface du sol. Et, d'autre part, certaines couches de terrains constituent des filtres remarquables. Cependant, les anciens se doutaient que ces eaux profondes ne provenaient pas toutes des infiltrations des pluies. Ils connaissaient des fontaines intermittentes, tels le lac de Délos et le puits de Pythopolis, dont le débit était faible en hiver et par temps froids, et au contraire abondant en été malgré la sécheresse (59).

Pendant l'été, la surface de la terre s'échauffe; elle se refroidit pendant l'hiver. Partant de cette remarque, Oribase nous explique la constance de la température des sources de la façon suivante : « La chaleur se retire dans les profondeurs, entraînant à sa suite l'eau, qui s'écoule en moindre quantité. » (60). Cette théorie fort ingénieuse fait comprendre la température relativement élevée des eaux en hiver et le débit variable de certaines sources. Les anciens en étaient satisfaits, car ils n'avaient pas connaissance de la rotondité

(55) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 307.

(56) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 307.

(57) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 332.

(58) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 331.

(59) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 332.

(60) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 332.

de la terre et d'une masse ignée centrale. Cependant ils soupçonnaient l'existence de feux souterrains, comme il ressort de cette phrase de Sénèque : « Selon Empédocle, les feux qu'en maints endroits la terre couve et recèle échauffent l'eau. » (61).

Les eaux qui possèdent toutes ces qualités physiques présentent alors des qualités physiologiques de premier ordre. « Elles traversent rapidement les hypocondres » (62), facilitent et même « accélèrent la digestion » (63). En effet, une eau, fût-elle limpide et de bon goût, « si elle séjourne longtemps dans les flancs en paralysant et gonflant l'estomac, doit être regardée comme à moitié mauvaise » (64). Enfin elle doit avoir une action plutôt diurétique que purgative, car « passer par les intestins est une plus mauvaise note pour l'eau » (65).

3° ESSAIS DE L'EAU.

En présence d'une eau limpide et qui semble très bonne au premier abord, comment reconnaître si elle présente vraiment toutes les qualités requises ? Oribase nous donne pour cela une multiplicité de moyens.

Tout d'abord, il faut se baser sur l'origine de l'eau. Nous avons vu précédemment tous les renseignements que l'on pouvait tirer de l'orientation d'une source, du terrain, des saisons, de la stagnation et du mouvement de l'eau. Nous avons vu notre auteur rejeter systématiquement les eaux des lacs, des marais, et de la fonte de la neige et de la glace. Nous avons discuté ces différents points et nous savons quelle valeur respective on est en droit de leur accorder.

Le goût et l'odorat peuvent renseigner au même titre que

(61) Sénèque, *Questions naturelles*, III, 24.

(62) Oribase, *Coll. méd.*, p. 307.

(63) Oribase, *Coll. méd.*, p. 333.

(64) Oribase, *Coll. méd.*, p. 307.

(65) Oribase, *Coll. méd.*, p. 333.

la vue. Par simple chauffage, on voit si l'eau répond à la condition primordiale exigée par Hippocrate : « Se réchauffer et se refroidir vite. »

Et voici deux tests très importants, car l'un permet une observation facile, et l'autre un dosage quantitatif : ce sont *l'épreuve de la cuisson* et *l'essai par le vin*. Les anciens avaient remarqué que des légumes, des graines de bonne qualité, cuisaient mal dans certaines eaux : « Les substances cuisent très rapidement dans les eaux excellentes, et très lentement dans les eaux mauvaises. » ⁽⁶⁶⁾. Nous savons maintenant que ce retard à la cuisson doit être attribué aux sels de chaux et de magnésie, qui empêchent aussi le savonnage. Ces eaux sont appelées « dures », nom donné par analogie avec les graines qui cuisent difficilement dans une eau excellente ⁽⁶⁷⁾.

L'essai par le vin est cité à plusieurs reprises par Oribase. Les bonnes eaux « n'exigent pas beaucoup de vin pour un bon mélange et supportent toute espèce de vin » ⁽⁶⁸⁾. Ailleurs, il rappelle que les eaux de pluies « exigent peu de vin pour former un bon mélange », ce qui prouve leur grande valeur. Mais notre auteur ne fait qu'indiquer cette épreuve, sans donner aucun renseignement sur la manière dont elle était pratiquée.

Elle était basée sur le fait suivant : Quand on ajoute à l'eau du vin rouge, elle se colore d'autant mieux et plus vite qu'elle contient moins de sels minéraux. En mesurant la quantité de vin nécessaire pour obtenir la coloration, on peut établir une échelle comparative des diverses eaux. Cette méthode est analogue à celle pratiquée de nos jours avec une solution titrée de savon et appelée *hydrotimétrie*.

D'après les recherches faites à Bordeaux, nous croyons pouvoir affirmer que cette méthode de coloration, malgré sa

(66) Oribase, *Coll. méd.*, p. 308.

(67) Oribase, *Coll. méd.*, p. 308.

(68) Oribase, *Coll. méd.*, p. 308.

précision, était moins fidèle que l'hydrotimétrie actuelle, mais elle devait suffire aux contemporains d'Oribase, qui probablement ne cherchaient pas à en obtenir des résultats quantitatifs ⁽⁶⁹⁾.

Et, malgré tous ses procédés d'investigation, certaines eaux possédaient des propriétés insoupçonnables, sinon malfaisantes, du moins désagréables.

4° AMÉLIORATION DE L'EAU.

Les eaux possédant toutes les qualités requises devaient être assez rares, et les anciens étaient souvent obligés d'utiliser les eaux qu'ils avaient sous la main, parfois même des eaux franchement mauvaises. Aussi connaissaient-ils de nombreux moyens d'épuration pour les améliorer et les rendre potables.

D'après Oribase, les eaux ne présentant pas des qualités certaines quant à la limpidité (eaux vaseuses surtout) ⁽⁷⁰⁾, à l'odeur et au goût doivent être corrigées.

Pour cela, on emploie des moyens physiques : la filtration et l'ébullition; et de véritables moyens chimiques : mélanges avec certaines substances, telles que le vin ou le miel, ou bien des décoctions de plantes.

La *filtration* est un excellent procédé, mais nécessite un appareillage ou une installation spéciale. Elle était utilisée sur une grande échelle pour alimenter des agglomérations, des armées.

Les eaux boueuses surtout doivent être filtrées. On utilise

(69) Brunies (*Hydrologie de Pliny l'Ancien*, thèse Bordeaux, 1933), à qui nous empruntons ces renseignements, a expérimenté la méthode de coloration par le vin au Laboratoire d'hydrologie de la Faculté de médecine de Bordeaux. Il a pu établir un tableau des degrés hydrotimétriques et de coloration de certaines eaux. Nous y voyons les résultats des deux méthodes concorder dans certains cas et diverger dans d'autres. Mais les résultats sont toujours suffisants pour renseigner sur le degré de potabilité d'une eau.

(70) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

tous les objets qui laissent passer l'eau comme filtres portatifs. Cependant, il semble qu'il existait déjà des appareils spéciaux, que l'on pouvait employer « soit simples, soit doubles, soit triples, pour que la partie la plus pure de l'eau puisse couler à travers » (71). On employait à Alexandrie des vases poreux en poterie appelés *stactes* (stactoi) (72). C'est là, sans doute, l'ancêtre de nos filtres et bougies en porcelaine ou en terre d'infusoire et de nos ultra-filtres en collodion. Les procédés ci-dessus étaient ou individuels, ou réservés à de petites collectivités, à l'usage domestique. Mais il existait aussi des procédés d'épuration collective par filtration. « Faire traverser à l'eau des fosses où l'on a jeté de la terre grasse et molle, par exemple celle dont on fait les poteries. » (73). Un certain nombre de fosses étaient ainsi étagées sur une pente. Et Oribase constate avec Rufus que l'eau « laisse toujours dans les fosses ses mauvaises qualités » (74).

Ce procédé ressemble à ce que nous appelons actuellement *préfiltration* ou *dégrossissage*. Il agit par décantation, et nous savons que l'épuration microbienne peut aller jusqu'à 80 p. 100 (75). Dans les fosses préconisées par Oribase, la terre grasse agissait en outre par adsorption sur toutes les fines particules en suspension dans l'eau.

Au bord de la mer ou d'un lac, on peut creuser des fosses où « se rassemble la partie la plus pure et la moins nuisible » (76). Ce moyen permet d'obtenir de grandes quantités d'eau et de la conserver en « pavant les parois et le fond avec du bois et des pierres » (77). Ce procédé est toujours employé : c'est la filtration par les berges du fleuve, employée à Toulouse et à Lyon (78). Il faut en rapprocher le puits

(71) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 337.

(72) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(73) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(74) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(75) Courmont, *Hygiène*, p. 412-413.

(76) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 338.

(77) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 338.

(78) Courmont, *Hygiène*, p. 412.

Lefort, de Nantes, avec son îlot artificiel, et les grands collecteurs souterrains dont la ville de Paris fait étudier l'installation dans la vallée de la Loire.

L'ébullition est un procédé très recommandé quand on séjourne dans « un lieu où l'eau est mauvaise »⁽⁷⁹⁾. On peut la faire bouillir « dans un vase de terre cuite »⁽⁸⁰⁾. D'après Dioclès, il faut chauffer pendant assez longtemps pour que « l'eau soit réduite au tiers »⁽⁸¹⁾. Quand il s'agit d'eaux bourbeuses et blanchâtres, il faut avant de les boire « les modifier préalablement par l'ébullition »⁽⁸²⁾, et y jeter des « mottes de terre glaise sèche »⁽⁸³⁾.

Dans un chapitre tiré d'Antyllus, Oribase nous parle d'un procédé très courant de nos jours, et qu'il considère comme excellent : c'est ce que nous appelons le *bain-marie*. « Nous versons l'eau dans un vase en verre soufflé que nous plaçons dans l'eau bouillante, car cette méthode est à l'abri de tout reproche. »⁽⁸⁴⁾.

On doit faire bouillir l'eau qui présente une mauvaise odeur, mais cela ne suffit pas, et il faut ensuite « l'exposer au grand air »⁽⁸⁵⁾, la transvaser et la frapper avec la main contre le vent »⁽⁸⁶⁾. Après l'ébullition, il est bon de refroidir l'eau, surtout celle qui « resterait sur l'estomac et y causerait quelque dommage »⁽⁸⁷⁾.

C'est un excellent moyen pour les eaux calcaires, car la chaleur « désagrège l'eau pendant l'ébullition », et « pendant le refroidissement, les parties terreuses se précipitent par leur pesanteur innée et se rendent au fond du vase »⁽⁸⁸⁾. Il ne reste plus qu'à décanner.

(79) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 333.

(80) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336, et *Synopsis*, t. II, p. 425.

(81) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(82) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 311.

(83) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(84) Oribase, *Synopsis*, t. II, p. 425-426.

(85) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 426.

(86) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 337.

(87) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 311.

(88) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 311.

Le refroidissement peut être obtenu de différentes manières. Si l'on a de la neige à sa disposition, on entoure le vase avec cette substance. Ou bien on peut placer le récipient bien fermé sous une chute d'eau, ou le descendre dans un puits. Mais le vase ne doit pas être plein, car c'est « l'air qui se trouve entre le couvercle et l'eau, qui, en se refroidissant, refroidit l'eau avec laquelle il est en contact » ⁽⁸⁹⁾. A notre avis, cette théorie est totalement fausse. L'air enfermé constitue plutôt un matelas isolant. C'est d'ailleurs le principe utilisé en physique pour calorifuger certains appareils : en particulier des calorimètres.

En Egypte et dans les pays où l'on ne dispose d'aucun de ces moyens, on suspend le vase sans couvercle dans l'air ⁽⁹⁰⁾. Rufus recommande de refroidir l'eau pendant la nuit, et de ne pas la boire sans l'avoir réchauffée ⁽⁹¹⁾, mais il ne donne pas d'explications plus précises, et Oribase n'ajoute aucun commentaire.

Cette réfrigération de l'eau portée à l'ébullition rappelle notre procédé de *pasteurisation*, mais dans ce dernier on chauffe à une température beaucoup moindre les liquides à traiter.

On peut encore améliorer l'eau en lui mélangeant certaines substances. On lui ajoute du vin quand elle manque de limpidité ou présente une mauvaise odeur ⁽⁹²⁾. Pour ceux qui voyagent et doivent se servir des eaux qu'ils rencontrent, il est recommandé d'ajouter « aux eaux alcalines ou qui ont un goût salé, un vin odoriférant et qui pousse aux urines » ⁽⁹³⁾. De même pour « les eaux qui passent difficilement » ⁽⁹⁴⁾, il convient de leur mélanger du vin ou du miel. Le vin les rend diurétiques et le miel laxatives.

(89) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 312.

(90) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 312.

(91) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 336.

(92) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(93) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 230.

(94) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 230.

Les anciens avaient observé que les plantes, en poussant auprès des cours d'eau (capillaire, menthe sauvage, etc.), étaient capables de modifier les propriétés des eaux et de les améliorer⁽⁹⁵⁾. Aussi devaient-ils penser à les faire agir sur leurs eaux de boissons, surtout en les faisant bouillir.

De là l'usage des décoctions de pois chiches, de fenouil, de bette, de courge, de poisson bouilli. Il suffisait, d'ailleurs, de mêler à l'eau que l'on voulait purifier une décoction préparée séparément⁽⁹⁶⁾.

De l'étude de tout ce chapitre il ressort que les anciens connaissaient à peu près tous nos moyens usuels, et nous n'avons fait que perfectionner les procédés physiques. Mais leurs mélanges avec le vin ou un autre produit ne peuvent prétendre que de loin à une ressemblance avec nos procédés chimiques ou physico-chimiques d'épuration.

II. — Eaux douées de propriétés spéciales.

Pour être potable, une eau ne doit avoir aucune propriété thérapeutique. Cette opinion sera nettement exprimée plus loin au début du chapitre sur l'usage de l'eau pure dans le traitement des maladies. Mais il existe des eaux jouissant de vertus spéciales, plus ou moins puissantes, et plus ou moins agréables pour ceux qui en boivent. Dès la plus haute antiquité, les prêtres, médecins de la période théurgique, ont utilisé ces propriétés pour guérir les maladies. Leurs temples étaient toujours situés dans des endroits très salubres, ou bien à proximité d'une source minérale ou thermale⁽⁹⁷⁾. A côté des eaux minérales naturelles, dont il attribue les propriétés aux matières minérales qu'elles contiennent (il donne d'ailleurs des recettes pour les reproduire artificiellement),

(95) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(96) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 192.

(97) Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, p. 144.

Oribase place l'eau de mer, à laquelle il reconnaît des propriétés médicamenteuses⁽⁹⁸⁾.

Il fait encore mention d'eaux possédant des actions curieuses, qu'il ne peut expliquer : « La science nè sait rien de ces prodiges, aussi beaucoup de gens ont-ils trouvé la mort, et d'autres éprouvé quelque autre fâcheux accident. »⁽⁹⁹⁾. L'empirisme seul peut révéler leur action néfaste et étonnante, et la seule manière d'éviter ces désagréments est « de s'enquérir auprès des gens du pays des eaux dont notre art ne saurait nous faire connaître l'efficacité »⁽¹⁰⁰⁾.

Et ce n'est pas sans amertume qu'Oribase constate cette difficulté de « connaître ce qui se produit dans le cours de la nature »⁽¹⁰¹⁾. Esprit dogmatique, il lui répugnait de se soumettre passivement à ce que la nature nous montre au hasard, sans en chercher les causes et les lois.

1° LES EAUX PRODIGIEUSES.

De ces eaux prodigieuses, il existait un grand nombre. Tous les auteurs anciens en citent une multitude. Oribase indique les propriétés de certaines, et il y en a de fort curieuses.

Les unes étaient toxiques : « Une eau chez les Léontins et une autre en Thrace tuent ceux qui en boivent. »⁽¹⁰²⁾. A Phénée, en Arcadie, existait une fontaine toxique dont l'eau était appelée « eau du Styx ». Certains auteurs prétendent que cette propriété était due aux dégagements de vapeurs délétères (gaz sulfureux ou carbonique), et qu'on était asphyxié plutôt en respirant l'eau qu'en la buvant.

(98) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467.

(99) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 333.

(100) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 334.

(101) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 334.

(102) Tout ce paragraphe des *eaux prodigieuses* est traité d'après les passages suivants : Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 334 et 335, et *App. exég.*, t. I, p. 468.

Cette eau du Styx est probablement celle qu'Antipater envoya à son fils Cassandre pour empoisonner Alexandre. Au dire de Pline, c'est Aristote qui aurait indiqué la « corne de mule » pour transporter cette eau ⁽¹⁰³⁾. Cette substance permettait sans doute de conserver à l'eau sa propriété létale, due soit à un corps dissous, soit à un gaz dégagé.

Oribase cite « chez les Mèdes, un lac couvert d'une liqueur noire qui s'enflamme lorsqu'on s'approche du feu après s'en être enduit ». Il s'agit certainement de naphte. Certains prétendent même qu'on pouvait prendre feu aux rayons du soleil, ce qui est sans doute exagéré. Mais notre auteur paraît assez peu connaître cette substance. Il rappelle seulement l'usage criminel qu'en fit Médée « pour tuer la fille de Créon ».

Chez les Samomates, un lac ne permet pas la vie sur ses rives, et « les oiseaux eux-mêmes ne peuvent le traverser sans tomber morts ». Cela peut encore s'expliquer par des émanations délétères. D'autres eaux possèdent des propriétés inattendues, qui, pour être moins néfastes, n'en sont pas moins désagréables. « Une eau près de Suse fait tomber les dents de ceux qui en boivent ». « En Egypte, une certaine eau rend chauve. » Résultats vraiment regrettables pour l'usager qui prend soin de son esthétique.

« Le fleuve Sybaris rend les hommes chastes. » Tous les anciens ne sont pas de cet avis et certains prétendent même le contraire. Le sens donné actuellement au mot *Sybarite* montre que nous opinons plutôt pour ce dernier sens. « En Ethiopie, une eau qu'on appelle rouge produit la folie. » Chez les Lyncestes, une eau enivre ceux qui en boivent. » Si elle ne produisait pas les mécomptes du vin, quelle ressource pour les disciples de Bacchus obligés, par un foie devenu délicat, d'abandonner leur liqueur favorite ! Et voici plus curieux : « A Clitorium, en Arcadie, une eau produit chez les baigneurs l'aversion de l'odeur même du vin. »

(103) Bayle et Thillaye, *Biographie médicale*, t. I, p. 473.

Elle serait certainement très utile en thérapeutique; mais quel désastre pour certaines régions si des sources semblables apparaissaient actuellement !

« L'eau de la fontaine Aréthuse fait du bien aux femmes, et donne des maux de pieds aux animaux qui en boivent. » Enfin Oribase donne comme merveilleuse l'eau du Cydnus « qui adoucit la goutte, malgré sa froideur excessive ». D'autres auteurs signalent aussi cette particularité, mais ce fleuve est surtout connu par le bain qu'y prit Alexandre, quand il le traversa pendant sa marche conquérante vers l'Orient. Que devons-nous penser de tout cela ? Les émanations expliquent en partie ces vertus prodigieuses. Certaines sources minérales, disparues aujourd'hui, pouvaient contenir des corps toxiques. De nos jours, des eaux riches en arsenic, par exemple, ne manqueraient pas d'intoxiquer, si elles n'étaient prises avec prudence.

Quant aux propriétés bizarres des dernières eaux que nous avons énumérées, il faut y voir un produit de l'imagination fertile et fantaisiste des anciens, brochant sur des thèmes plus ou moins exacts. Mais notre époque, dominée par un matérialisme qui devrait, semble-t-il, bannir toute rêverie, ne voit-elle pas des esprits, parfois très cultivés, prêter une oreille complaisante à des histoires inventées de toutes pièces par des naïfs, des farceurs ou des aigrefins ?

Aux époques reculées où vivait notre auteur, il était difficile de contrôler un fait à cause du manque de moyens scientifiques, et surtout de la distance, que la lenteur des communications faisait encore plus grande. Aussi ne nous étonnons pas de voir accréditer toutes ces fables, qui nous étonnent souvent, mais font toujours nos délices.

2° LES EAUX MINÉRALES NATURELLES.

Les eaux minérales ont été l'objet d'une classification vraiment chimique rapportée par Oribase. Mais il est muet sur les moyens qui ont permis de l'établir. Il ne s'étend pas non

plus sur les propriétés physiologiques de ces eaux en particulier : « Comme les eaux présentent de grandes différences, il faut laisser ce sujet à ceux qui en ont l'expérience. »⁽¹⁰⁴⁾. Et dans le cours de ses ouvrages il ne donne que des indications générales : « Chaque eau ne peut être exposée en particulier et on ne peut la faire connaître par une simple étiquette, comme de simples médicaments. »⁽¹⁰⁵⁾.

La question de leur origine n'est pas touchée. Il indique seulement que les eaux doivent leurs propriétés « aux sols qu'elles traversent »⁽¹⁰⁶⁾. Mais nous ne trouvons pas chez Oribase, comme chez Sénèque ou chez Pline, ces multiples théories sur la formation des eaux. Plus haut, nous l'avons vu constater la minéralisation des eaux météoriques au cours de leurs infiltrations, sans penser qu'il pouvait y avoir là l'origine de certaines eaux minérales. Oribase fait uniquement de la médecine, il recule devant toutes les questions de géologie ou de chimie pure.

Il distingue des eaux minérales chaudes et froides. Et voici la classification qui servira en thérapeutique⁽¹⁰⁷⁾ :

Les *eaux alcalines* et *salines* correspondent à nos eaux sodiques et magnésiennes, et sulfatées calciques, appelées déjà par les anciens *séléniteuses*.

Les *eaux sulfureuses* correspondent à nos sulfureuses actuelles.

Les *eaux alumineuses* et *bitumineuses* reçoivent des indications précises, mais nous pouvons difficilement trouver leurs correspondantes dans les classifications actuelles.

Les *eaux vitrioliques* et *ferrugineuses*, dans lesquelles Oribase semble considérer le fer et le cuivre comme les seuls éléments actifs, n'existent plus de nos jours sous ces formes. On trouve bien encore des eaux ferrugineuses où le fer domine les autres éléments, mais les eaux cuivreuses ne sont

(104) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 386.

(105) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 386.

(106) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

(107) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383, et *Synopsis*, t. V, p. 46.

pas simples et rentrent toutes dans le groupe dichromatique d'Arnozan et Lamarque⁽¹⁰⁸⁾.

A côté de ces eaux simples, monochromatiques suivant l'expression actuelle, se placent d'autres eaux « composées de diverses propriétés »⁽¹⁰⁹⁾ et dont l'action est due à la substance prédominante⁽¹¹⁰⁾. Ce sont elles que nous appelons maintenant di- ou polychromatiques.

Après cette étude plutôt sommaire des eaux minérales, Oribase ne cite même pas de nom de source. Accidentellement, il nous apprend que les eaux de « Népètes, d'Albula en Italie, les sources de Macédoine, de Crète, de Thrace, ainsi que celles d'Anchialus, sont sulfureuses ou alumineuses froides »⁽¹¹¹⁾. Il parle aussi des eaux de Mytilène sans nous indiquer leur composition.

Nous savons enfin que les sources se trouvent pour la plupart « dans des endroits insalubres et marécageux »⁽¹¹²⁾.

Notre auteur avait certainement une connaissance profonde des eaux minérales, mais il n'en a donné dans ses œuvres qu'une étude générale et peu poussée au point de vue hydrogéologique pur. Il attribuait leurs propriétés aux substances dissoutes. Aussi essaya-t-il, comme tous les anciens, de les reproduire artificiellement.

3° LES EAUX MINÉRALES ARTIFICIELLES.

Ces eaux étaient obtenues très simplement par adjonction à l'eau pure chaude ou froide, de substances chimiques déterminées : le sel, la soude, l'alun, le soufre brut, et même de la cendre. Ou bien encore, en mélangeant à l'eau ordi-

(108) Arnozan et Lamarque, p. 232 à 328.

(109) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383 et 385.

(110) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383 et 385.

(111) Oribase, *Coll. méd.*, t. IV, p. 74.

(112) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

naire une autre eau possédant des propriétés connues : la plus utilisée était l'eau de mer⁽¹¹³⁾.

Mais ces eaux présentent une efficacité bien inférieure à celle des eaux minérales que l'on puise directement à une source⁽¹¹⁴⁾. Les eaux minérales artificielles fabriquées de nos jours présentent le même inconvénient. Et nous savons, de plus, qu'au bout d'un certain temps une eau naturelle conservée perd tout ou partie de ses qualités curatives.

Cela s'explique aisément : l'eau, en traversant les couches de terrains, acquiert des éléments particuliers. C'est une eau vitalisée. Mais peu à peu ces émanations radio-actives se désagrègent et voient disparaître leur activité. L'eau abandonnée à elle-même perd peu à peu ses puissantes propriétés physiques; elle n'est plus qu'une solution ordinaire, une eau morte.

4° L'EAU DE MER.

L'eau de mer, la plus répandue des eaux minérales, est très souvent recommandée par Oribase. Nous verrons la place qu'elle occupe dans la thérapeutique interne et externe lorsque nous traiterons de l'utilisation de l'eau chez notre auteur.

Mais fidèle à son principe de « laisser à ceux qui en ont l'expérience le soin d'étudier les propriétés des corps », il se contente de nous donner les indications de l'eau de mer. Il en connaissait certainement la composition, tout au moins ce que les anciens avaient pu en découvrir grâce à leurs moyens d'investigation. Mais il estimait sans doute que cela était mieux à sa place dans un ouvrage de chimie que dans un traité de médecine.

(113) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381.

(114) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

CHAPITRE II

L'EAU EN HYGIENE ET EN THERAPEUTIQUE

L'eau, recherchée avec tant de soins par les anciens, était pour eux d'une grande nécessité, et il faut arriver à l'époque actuelle pour comparer l'utilisation de cet élément avec ce qu'il était à l'époque d'Oribase, et surtout avant lui, à Rome sous les Césars.

Nos pratiques hydriatiques ne sont pas essentiellement différentes de celles en usage autrefois, et nous leur retrouvons au moins des équivalents. Les bains de mer, lancés au siècle dernier par une royale baigneuse, dont ce fut peut-être la moindre excentricité, étaient déjà connus, et Oribase leur fait une large place dans sa thérapeutique. Les eaux minérales, très en honneur de nos jours, ne l'étaient pas moins chez les Grecs et les Romains, et ils en faisaient d'ailleurs le même usage inconsidéré que certains de nos contemporains.

Nous allons étudier successivement l'emploi de l'eau à l'intérieur et à l'extérieur.

I. — Pratiques hydriatiques internes.

1° L'EAU PURE EMPLOYÉE A L'INTÉRIEUR.

Oribase nous donne des indications très précises pour employer l'eau, soit dans le régime, soit dans le traitement des maladies. L'eau était ici très importante, beaucoup plus que de nos jours : en boisson tout au moins, car l'usage du sérum physiologique en injection ou suivant la méthode

de Murphy lui ménage une place de choix dans notre thérapeutique moderne.

Elle devait son utilité moins à son efficacité réelle, dont Oribase doutait, qu'à son innocuité : « Elle ne produit pas grand mécompte, parce qu'elle n'a pas non plus grande efficacité. » (1). N'est-ce pas encore le cas de certains médicaments, dont il faut reconnaître l'action toute psychique quand elle se produit ?

Les règles formulées par Oribase concernant l'emploi de l'eau sont basées sur des données physiologiques, dont la science a plus tard vérifié quelques-unes. « L'eau descend de l'estomac dans le jéjunum » (2), et de là elle est distribuée dans le corps. Notre auteur soupçonnait donc l'absorption au niveau de l'intestin grêle, ce que l'expérimentation a prouvé, en démontrant le faible degré de l'absorption stomacale.

Certaines propriétés de l'eau conduiraient à la faire abandonner pour l'usage courant : « Elle passe lentement et se digère difficilement » (3), même si elle remplit toutes les conditions requises de douceur, de légèreté, etc., car « elle n'a rien d'incisif ni de chaud » (3). Nous reconnaissons là une explication empruntée à cette théorie des tempéraments, qui reposait sans doute sur des bases réelles, mais était surtout le fruit de raisonnements subtils et d'une dialectique savante. L'eau prise d'un seul coup en grande quantité distend l'estomac; elle produit une sensation de malaise, et quand elle est tiède entraîne même des vomissements. Mais Oribase a tort de généraliser; l'eau froide ou l'eau chaude prises pures passent comme tous les aliments liquides, c'est-à-dire très vite quand ils sont pris seuls.

Oribase se trompe encore plus lourdement quant à l'assimilation. Il prétend que l'eau « n'est pas facilement distri-

(1) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 311.

(2) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 313.

(3) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 313.

buée dans le corps et qu'elle n'étanche pas la soif »⁽⁴⁾. Chacun sait avec quelle rapidité certaines boissons prises en abondance sont restituées par tous nos émonctoires. Cette simple remarque suffit pour confondre la proposition énoncée plus haut, appuyée d'ailleurs de cette affirmation effarante : « L'eau ne pousse pas aux urines et aux crachats. »⁽⁵⁾. Et pourtant nous verrons Oribase donner de l'eau à ses malades, car elle produit « une sorte d'inondation, une abondance d'humidité, et humecte les matières et les crachats »⁽⁶⁾. Ailleurs, il prétendra que les « liquides se distribuent rapidement dans le corps »⁽⁷⁾.

Voilà un exemple de contradictions qui émaillent les œuvres d'Oribase, et sont dues probablement à la méthode de compilation sans aucune critique, employée par cet auteur.

« L'eau ne nourrit pas, elle est seulement un véhicule de la nourriture. »⁽⁸⁾. Remarque très juste. En effet, les substances minérales ou organiques sont inutilisables par notre organisme, si elles ne sont dissoutes ou émulsionnées. Oribase et ses prédécesseurs soupçonnaient donc avec raison une chose que la physiologie moderne a démontrée. C'est ce manque de propriétés nutritives qui poussa Hippocrate à prescrire à ses malades les boissons artificielles : hydromel, oxymel et vin. Oribase se range à son avis, mais reconnaît cependant que le vin peut être nuisible dans certaines conditions et préfère utiliser d'autres boissons alcooliques : les macérations de fruits en particulier⁽⁹⁾.

Il reconnaît à l'eau un pouvoir humectant⁽¹⁰⁾, mais non sans réticences. Ses idées sur ce point sont confuses et para-

(4) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 313.

(5) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 313.

(6) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 315.

(7) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 430.

(8) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 313-314.

(9) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 427.

(10) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 316.

doxales. Une chose l'avait frappé : L'eau bouillante brûle la peau sans la dessécher ⁽¹¹⁾.

Après ce que nous venons de voir, nous croyons qu'Oribase devait recommander dans le régime ordinaire toutes autres boissons de préférence à l'eau. Il donne bien des conseils sur la manière de l'utiliser, mais ce sont plutôt des conseils restrictifs. A jeun, l'eau refroidit le corps, et « une quantité de liquide non échauffé remontera du ventre » ⁽¹²⁾.

Il pense certainement à cette sensation désagréable ressentie quand on absorbe un simple verre d'eau froide au réveil.

« Ne pas manger aussitôt après avoir bu à jeun », ce qui est tout à fait juste, et voici pourquoi : « L'eau aura produit son effet nuisible, et les aliments ne pourraient combattre les effets de l'eau froide. » ⁽¹³⁾. Explication peu précise, et que son imprécision empêche de rejeter ou de discuter. Nous savons que les aliments, en arrivant dans l'estomac, s'imprègnent alors de l'eau qu'il contient, et, d'autre part, le suc gastrique dilué par l'eau a peut-être moins d'action. Cela explique l'évacuation retardée du liquide et la lenteur de la digestion. Mais nulle part nous ne trouvons trace de la méthode employée actuellement, qui consiste à faire absorber au sujet la quantité de liquide nécessaire une demi-heure ou une heure avant le repas.

Il interdit la prise abondante de boisson après avoir mangé, « car cela produit de la distension du ventre » ⁽¹⁴⁾. Pourtant, il accorde le vin ou un peu d'eau froide pour « préparer l'humectation et la diffusion des aliments » ⁽¹⁵⁾.

Pendant la nuit, il faut éviter de boire : « L'eau refroidit la nourriture et empêche la digestion. » ⁽¹⁶⁾. Encore faut-il supposer un coucher précoce ou une digestion lente. Et voici

(11) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 317.

(12) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 430.

(13) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 417.

(14) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 429.

(15) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 429 et 415.

(16) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 430.

une autre raison, aussi curieuse qu'inattendue : « L'eau froide épaissit la partie dissoute et liquéfiée des aliments. » (17).

Oribase semble donc limiter l'usage de l'eau en boisson chez l'individu sain. Cependant, il reconnaît que l'eau froide peut être utilisée à tout âge, et surtout chez les enfants (18). Pour les nourrissons, l'eau du Nil était particulièrement bonne, puisqu'elle permettait d'élever les prématurés (19).

Aux jeunes filles approchant de la puberté, il recommande de boire de l'eau, « car cela contribue à la retenue » (20).

Dans le *traitement des maladies*, nous savons ce qu'il faut penser de l'eau comme médicament. Les anciens l'employaient faute de mieux. Mais ils avaient le souci de faire le moins de mal possible à leur malade, et l'administration de l'eau était codifiée d'une manière assez stricte rapportée longuement par Oribase.

On employait l'eau froide ou l'eau chaude. La grande indication de l'eau froide, c'était la fièvre. Elle était basée sur le principe allopathique « *contraria contrariis curantur* », qu'Oribase exprime en ces termes : « Comme toute affection contre nature se guérit par les moyens qui lui sont contraires, il est clair que la fièvre sera éteinte par l'eau froide. » (21).

Mais toutes les fièvres ne doivent pas être combattues ainsi. Oribase distingue des fièvres simples et des fièvres avec inflammation. Toutes sont d'ailleurs minutieusement décrites et classées; et, à propos de chacune d'elles, il établit le traitement hydrique soit interne soit externe (22).

En principe, il faut donner l'eau froide dans les fièvres simples, et alors on peut prescrire « autant d'eau que le

(17) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 430.

(18) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 141-142.

(19) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 63.

(20) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 85.

(21) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 319.

(22) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 275 à 297.

malade peut en boire d'un seul trait »⁽²³⁾. Mais il faut éviter l'eau froide quand, à la fièvre, s'ajoute de l'inflammation ou de la crudité des humeurs reconnaissable à « la crudité des urines »⁽²⁴⁾. Cependant, il est permis d'en donner à certains malades dont la fièvre est trop violente, surtout en été, l'inflammation est seulement plus difficile à résoudre par la suite⁽²⁵⁾.

Oribase reconnaissait donc l'utilité de la fièvre, utilité que personne de nos jours ne songe à mettre en doute. C'est un phénomène de défense qu'il convient de respecter tout en le surveillant.

Dans les inflammations viscérales, surtout d'origine érysipélateuse ou herpétique, qui dépendent « d'une grande quantité de chaleur ignée, l'eau froide en quantité modérée donne de bons résultats »⁽²⁶⁾. L'auteur semble établir ici une différence entre la fièvre due à l'inflammation et celle qui la provoque. Nous retiendrons seulement qu'il faut éviter l'eau froide dans les inflammations viscérales, mais que dans certains cas on peut y avoir recours.

La contre-indication est beaucoup moins nette concernant les phlogoses des membres. Nous relevons le danger de convulsions « dans les inflammations des parties nerveuses » (tendineuses). Pour celles des « parties charnues, le tort n'est pas considérable » si le sujet est habitué à boire de l'eau froide⁽²⁷⁾.

Si le sujet ne peut supporter l'eau chaude, on est contraint de lui donner de l'eau froide. On emploie encore celle-ci contre les hémorragies et pour « arrêter les sueurs »; dans ce dernier cas, en toute petite quantité⁽²⁸⁾.

L'eau chaude « peut être donnée à tous les malades »⁽²⁹⁾.

(23) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 323 et p. 413.

(24) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(25) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 330.

(26) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 321.

(27) Oribase, *Coll. méd.*, p. 322-323.

(28) Oribase, *Coll. méd.*, p. 422 et 423.

(29) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 414.

Elle n'est donc pas l'objet d'interdictions aussi sévères que l'eau froide, mais il faut malgré tout observer certaines précautions.

Pour faire vomir, on doit donner de l'eau tiède en grande quantité, et le malade la boit « d'un seul trait »⁽³⁰⁾. Il est recommandé d'en prendre une seconde fois pour vomir à nouveau et « expulser ce qui reste dans l'estomac »⁽³¹⁾. C'était donc un vrai lavage gastrique employé « en cas d'indigestion ou d'intoxication par les aliments »⁽³²⁾.

Contre la soif intense, l'eau est utilisée très chaude et « avalée peu à peu et lentement »⁽³³⁾. Malgré la théorie déjà énoncée et suivant laquelle l'eau n'étanche pas la soif, nous voyons qu'Oribase se soumet aux faits et ne prive pas ses malades des effets désaltérants de cette boisson. Bue à petits traits, après le repas, et c'est le seul cas où l'on peut en prendre à ce moment-là, elle « calme la cardialgie »⁽³⁴⁾, c'est-à-dire la douleur du cardia.

L'eau chaude favorise encore la sudation, et les inhalations étaient déjà appréciées dans les affections respiratoires, « si le malade est incommodé d'une toux sèche intense, il faut lui faire humer un peu d'eau chaude »⁽³⁵⁾. Le même traitement était conseillé dans le hoquet, mais nous doutons qu'il fut opérant. Dans les maladies fébriles, l'eau chaude n'est jamais contre-indiquée, Oribase en soumet simplement l'usage à certaines règles suivant le moment de l'accès⁽³⁶⁾.

Au *début*, ne pas trop faire boire le malade, sauf s'il a très soif et si c'est un enfant⁽³⁷⁾. On peut avoir besoin de faire

(30) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 422-423.

(31) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 418.

(32) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 423.

(33) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 423.

(34) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 197.

(35) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 425.

(36) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 315.

(37) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 418.

vomir; dans ce cas donner l'eau tiède en grande quantité. Pendant la période d'augment, le malade peut être déshydraté, avoir « la bouche sèche et l'œsophage desséché », donner alors de l'eau chaude par petites quantités⁽³⁸⁾. De même quand le « malade a très soif et que cette soif ne tient pas à la malignité ou à l'aggravation de la maladie »⁽³⁹⁾. Condition obscure ou obscurément formulée.

Lors du déclin, « donner à boire à satiété, mais suivant les besoins et non le caprice du malade »⁽⁴⁰⁾. L'inflammation doit faire restreindre la quantité d'eau chaude, mais sans la supprimer⁽⁴¹⁾.

Nous voyons que l'eau pure était beaucoup plus employée que de nos jours en boisson dans les maladies. Cependant Oribase lui reprochait de ne pas agir sur les excrétiions, car elle ne « produit pas de picotements chez les fébricitants »⁽⁴²⁾. Aussi lui préfère-t-il les macérations ou les boissons préparées artificiellement : le vin, l'hydromel, l'oxymel, etc. Il recommande d'éviter ces derniers dans le délire violent et les maux de tête. Sans doute à cause de leurs effets excitants⁽⁴³⁾. A cette occasion, il nous signale l'utilité de ces boissons dans certains cas.

L'eau vinaigrée doit être employée dans les hématomésés : « hémorragies venant de l'œsophage »⁽⁴⁴⁾. Elle aurait aussi une action contre le mal de mer. Oribase ne nous dit pas si cette réputation était justifiée⁽⁴⁵⁾.

Il prescrit l'oxymel dans les empoisonnements par « les champignons vénéneux, le gypse ou le sang de taureau »⁽⁴⁶⁾. Contre les champignons, ce médicament ne devait pas voir

(38) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 419 et 423-424.

(39) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 419.

(40) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 424.

(41) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 424.

(42) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 424.

(43) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 316.

(44) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 316.

(45) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 416.

(46) Oribase, *Coll. méd.*, t. I, p. 416.

beaucoup d'action. Il donnait probablement de meilleurs résultats contre les deux autres poisons dont nous mettons en doute la toxicité. Le gypse et le sang de taureau passaient, en effet, dans l'antiquité, pour des toxiques violents. Mais le sulfate de chaux est trop peu soluble pour donner de graves accidents. A l'état de plâtre, nous ne pensons pas qu'il n'ait jamais servi qu'à tuer des rongeurs.

Quant au sang de taureau, on lui attribuait des propriétés délétères. Aristophane prétend que Thémistocle s'est suicidé avec cette substance, et Plutarque rapporte à la même cause la mort d'Annibal. Cette action toxique était déjà contestée par les anciens, et il est probable que ces grands hommes ont absorbé avec leur sang de taureau une substance pour laquelle il eût fallu un autre antidote que l'oxymel.

L'eau pure n'était pas considérée comme un médicament. Les anciens l'utilisaient beaucoup plus que nous en boisson chez les malades, sans en attendre des effets extraordinaires. Mais ce n'était pas la seule manière de l'utiliser, et le *clystère*, d'un usage si courant au Grand Siècle, n'avait pas été inventé par les contemporains de Molière. Déjà du temps d'Oribase on utilisait ce moyen thérapeutique, et sans en abuser comme faisaient nos ancêtres, il semble que l'emploi n'en était pas toujours judicieux. Notre auteur estime que l'on donne des lavements à des gens qui n'en ont nul besoin, et qu'on en prive d'autres inconsidérément⁽⁴⁷⁾.

L'eau chaude pure était considérée comme émolliente et utilisée comme telle « dans les fièvres continues ou de mauvaise nature, dans les convalescences quand la défécation est difficile, dans la paralysie du rectum »⁽⁴⁸⁾. Mais on employait rarement l'eau ordinaire, il valait mieux lui mélanger des substances minérales ou des plantes, ce qui donnait deux catégories de lavements : émollients et âcres.

On obtenait les premiers par adjonction d'huile, de graisse,

(47) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 246.

(48) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 34.

de vin, ou par décoction avec des plantes : mauve, fenugrec. Ils étaient indiqués pour évacuer l'intestin, surtout avant d'appliquer « une autre médication plus importante »⁽⁴⁹⁾.

On fabriquait les seconds avec du sel, de la soude brute, de l'eau de mer, et aussi des décoctions de plantes « âcres » : iris, thym, coloquinte. Mais leur indication est confusément exprimée : « C'est un traitement consécutif et pour opérer une détersion, de peur que quelques matières en se fixant dans les intestins n'y causent une irritation trop forte »⁽⁵⁰⁾. Nous croyons qu'ils agissaient là comme de véritables drastiques, car « on peut les employer dans certaines fièvres, et ils remplacent alors la saignée »⁽⁵¹⁾.

Oribase indique l'emploi du lavement dans toutes les affections intestinales : « dysenterie, choléra sec, prolapsus du rectum, ténésme, vers intestinaux ». Dans ce dernier cas, l'eau salée et l'eau de mer donnent d'excellents résultats⁽⁵²⁾. Nous signalons encore l'utilisation de l'eau chaude pour traiter les abcès thoraciques : « Dans les abcès des intervalles intercostaux, on expulse d'abord le pus avec de l'eau chaude, puis on nettoie la cavité avec de l'eau miellée et on injecte des médicaments pour favoriser la suppuration. »⁽⁵³⁾. Devant la première partie du traitement, on ne peut s'empêcher de penser à la cure des abcès froids par l'injection d'eau à 60 degrés. Mais la deuxième partie de la méthode doit être considérée actuellement comme une hérésie, à cause du danger de l'infection secondaire. Dans le *Synopsis*, nous trouvons d'ailleurs un procédé plus conforme à nos principes modernes : « Après évacuation complète on fera une affusion d'eau chaude. »⁽⁵⁵⁾.

(49) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 204 à 243.

(50) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 204 à 243.

(51) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 220.

(52) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 34 et 35.

(53) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 223.

(55) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 381.

2° LES EAUX MINÉRALES EMPLOYÉES A L'INTÉRIEUR.

Les eaux minérales étaient certainement très utilisées en boissons. Oribase nous le laisse entrevoir dans cette phrase : « Comme les eaux minérales froides ou chaudes qu'on prend en boisson ne sont pas susceptibles d'une classification générale, nous en reparlerons en traitant chaque cas en particulier. »⁽⁵⁶⁾. Mais à part deux ou trois indications particulières, nous ne trouvons rien sur cet emploi des eaux minérales à l'intérieur. Nous déplorons à cette occasion la perte de la plus grande partie de la *Collection médicale*, qui contenait peut-être des renseignements. Cependant le *Synopsis*, qui paraît être un résumé suivi de l'ouvrage précité, nous en donne fort peu. Il faudrait donc en conclure qu'Oribase a éludé la question.

Dans « la mauvaise complexion », c'est-à-dire au début des maladies hydropiques, on avait recours à l'emploi des eaux alumineuses ou alcalines, et plus tard aux eaux sulfureuses⁽⁵⁷⁾. Ces eaux étaient certainement administrées par la bouche.

Le malade atteint d'éléphantiasis est soulagé « par les eaux d'Albula sous forme de boisson »⁽⁵⁸⁾. Contre l'obésité, « si on a de l'eau minérale à sa disposition, on en prendra du même genre que celle de Mytilène »⁽⁵⁹⁾.

D'après leurs indications, nous estimons que les eaux minérales suivantes pouvaient être prises par la bouche⁽⁶⁰⁾.

Les eaux alcalines et salines sont employées contre l'hydropisie et la pituite. Les eaux sulfureuses « retournent l'orifice de l'estomac et l'affaiblissent ». Les eaux ferrugineuses sont administrées dans les « maladies de l'orifice de l'estomac et de la rate ». Les eaux alumineuses conviennent

(56) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 387.

(57) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 503.

(58) *Coll. méd.*, t. IV, p. 74.

(59) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 237.

(60) *Synopsis*, t. V, p. 46, et *Coll. méd.*, t. II, p. 384.

contre les crachements de sang et les vomissements. Mais encore une fois nous ne faisons que présumer cet emploi des eaux minérales pour l'usage interne. Des preuves explicites nous manquent pour l'affirmer.

3° L'EAU DE MER EMPLOYÉE A L'INTÉRIEUR.

Depuis les travaux de René Quinton, nous considérons l'eau de mer comme un milieu vital possédant des qualités propres à agir sur la nutrition et les échanges intimes de nos tissus. De là l'emploi fréquent de cet élément pour stimuler les fonctions de digestion et d'assimilation.

Oribase ne l'utilisait pas en partant des mêmes principes. Pour lui comme pour tous les anciens c'était une eau minérale très abondante. Il la considérait comme un simple médicament. C'était d'abord un purgatif. Mais on ne l'employait pas telle. Il fallait la faire bouillir, l'exposer au grand air. On l'absorbait par fractions successives jusqu'à effet, en diluant les premières doses dans une égale partie d'eau. Mélangée à deux parties d'eau pure, elle avait une action laxative⁽⁶²⁾. L'eau de mer remplaçait avantageusement l'eau salée en lavements, sans doute en vertu du principe qui veut qu'une eau naturelle soit plus efficace qu'une eau artificielle. Ces lavements « sont bons contre la sciatique, et contre l'orthopnée, mais pas celle qui tient à l'orifice de l'estomac »⁽⁶³⁾, « car ils expulsent du sang ». Ils sont aussi très efficaces « quand il apparaît des boutons sur la peau ou des proéminences irrégulières de la nature de la psore »⁽⁶⁴⁾. Nous les avons encore vus employés dans les affections de l'intestin terminal et comme vermifuge. Ce sont d'ailleurs les indications de l'eau salée.

(62) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 261.

(63) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 214.

(64) Oribase, *Synopsis*, t. V.

II. — Pratiques hydriatiques externes.

A côté d'une multitude de renseignements sur l'usage de l'eau pure à l'intérieur, nous constatons chez Oribase une carence relative à propos des eaux minérales. Nous allons retrouver la même disproportion un peu moins marquée en étudiant chez lui l'emploi de l'eau à l'extérieur.

La place prépondérante revient aux bains, et nous étudierons successivement les bains d'eau pure, les bains artificiels, les bains minéraux naturels, en faisant une place à part aux bains de mer. Nous parlerons aussi des étuves naturelles et des bains de sable et de soleil qui viennent compléter l'hydrothérapie. Nous mentionnerons tout d'abord des procédés moins importants mais utilisés fréquemment et que nous pouvons grouper sous la rubrique : *Petites pratiques hydriatiques externes*.

1° PETITES PRATIQUES HYDRIATIQUES EXTERNES.

Les *douches* ⁽⁶⁵⁾ étaient connues dans l'antiquité, mais le mot n'existait pas, puisqu'il vient de l'italien « doccia » (canal). Seule la douche descendante était en usage, et on l'obtenait soit en faisant tomber l'eau d'un point élevé, comme l'indique Galien, c'est la douche artificielle; soit en utilisant des chutes d'eau, c'est cette douche naturelle que cite Oribase pour en donner des indications restrictives : « Ne se placer sous un filet d'eau que pour les eaux dont les propriétés sont profitables à la tête. » ⁽⁶⁶⁾. Ce sont les eaux alcalines et salines ⁽⁶⁷⁾. « Les filets d'eau sourdant de bitume ou de soufre peuvent faire du mal aisément. » ⁽⁶⁸⁾. Il faut donc les éviter.

(65) *Œuvre d'Oribase*, t. I, p. 877.

(66) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

(67) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 384, et *Synopsis*, t. II, p. 46.

(68) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

Les *affusions* et *fomentations* étaient employées comme adjuvants des bains ou isolément.

Les affusions froides peuvent remplacer le bain froid chez des sujets qui ne le supportent pas⁽⁶⁹⁾. A la sortie d'un bain chaud, elles servent à resserrer la peau. Avant le bain, elles diminuent la sensation d'angoisse de l'immersion, mais ce procédé n'est pas à recommander⁽⁷⁰⁾.

Les affusions chaudes sont résolutives. Appliquées sur la tête des enfants, elles agissent bien dans la toux et le rhume de cerveau⁽⁷¹⁾. On les emploie contre « les inflammations qui proviennent des blessures »⁽⁷²⁾, et contre les abcès profonds, car « les fomentations chaudes favorisent la tendance à la surface »⁽⁷³⁾.

On traite ainsi par l'huile chaude ou l'eau chaude les fluxions qui commencent à suppurer⁽⁷⁴⁾, mais après l'incision on devra appliquer de l'eau vinaigrée, miellée, et surtout des cataplasmes⁽⁷⁵⁾. De ceux-ci la variété est insoupçonnable⁽⁷⁶⁾, et certains sont encore utilisés dans nos campagnes.

L'eau de mer ou l'eau salée, la saumure, étaient aussi employées dans les « inflammations des glandes » (ganglions)⁽⁷⁷⁾, contre les « squirrhes inflammatoires »⁽⁷⁸⁾. Aujourd'hui, nous utilisons les eaux mères de nos sources chlorurées fortes. En cas d'ulcère putrilagineux, « employer l'eau de mer chaude »⁽⁷⁹⁾. Oribase appliquait encore cette eau chaude sur les érysipèles après avoir scarifié la partie devenue livide⁽⁸⁰⁾.

(69) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 187.

(70) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 400-401.

(71) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 154, et *Synopsis*, t. V, p. 203.

(72) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 563.

(73) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 578.

(74) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 583.

(75) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 584.

(76) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 334 à 368.

(77) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 603.

(78) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 560.

(79) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 343.

(80) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, 583.

Ces eaux servaient encore à laver les plaies articulaires⁽⁸¹⁾ et étaient d'un grand secours contre les contusions et entorses⁽⁸²⁾. Appliquées sur les yeux et la face, « elles agissent bien contre la mydriase ». Nous ignorons quelle maladie Oribase désigne par ce mot⁽⁸³⁾. Elles avaient une action antiparasitaire contre tous les poux, et en particulier donnaient d'excellents résultats dans la phthiriasse des paupières⁽⁸⁴⁾.

Les affusions pouvaient se faire à l'éponge, elles avaient alors la même efficacité et le même usage que les lotions. Chez les malades fébriles, on pouvait appliquer cette médication à l'acmé et au déclin⁽⁸⁵⁾. Et comme Oribase préconise l'injection d'huile dans le nez, on retrouve là une partie du traitement actuel de certaines maladies infectieuses.

2° LES BAINS ORDINAIRES.

L'usage des bains remonte à la plus haute antiquité. Comme de nos jours, ils faisaient partie de l'éducation physique chez les Grecs et les Romains. Un établissement de bains était toujours annexé au gymnase, où l'on recommandait de faire des exercices avant de se plonger dans l'eau froide.

Les *bains chauds* ont connu dans l'antiquité des alternatives de faveur et de défaveur, mais ils ont certainement été utilisés très tôt. La légende qui représente Médée faisant bouillir des hommes vient peut-être de ce qu'elle fut la première à utiliser cette pratique d'hygiène.

Ces bains étaient pris dans des bassins de différentes tailles. Les plus petits contenaient surtout l'eau chaude et pouvaient recevoir une seule personne, « πύλοι » ou « ἀσά-

(81) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 353.

(82) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 350.

(83) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 450.

(84) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 459 et 704.

(85) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 334 à 337.

μυθου », ou bien plusieurs à la fois, « labrum ». C'étaient des baignoires ⁽⁸⁶⁾.

Les grands bassins permettaient la nage et portaient le nom d' « alveus » ou « piscina » ⁽⁸⁷⁾. Ce sont nos piscines actuelles. En dehors des bains publics, on en trouvait chez les riches particuliers.

Le *bain complet* était une opération compliquée comprenant quatre parties. Les établissements de bains étaient conçus de manière à permettre au public de se baigner rationnellement. Après s'être déshabillé, on entrait dans une salle, le « laconicum » ⁽⁸⁸⁾, où l'air était surchauffé. Le sol formait la voûte d'un four, et des ouvertures amenaient de l'air chaud. Cette salle, de forme ronde, présentait sur son pourtour des gradins. Ceux-ci permettaient de se placer à la température désirée. Dans cette étuve sèche, la sudation était très active : « l'air chaud liquéfie les matières dans tout le corps, raréfie la peau et évacue une partie de ce qui est dessous » ⁽⁸⁹⁾.

Ensuite, on passait au bain proprement dit. Dans le « caldarium » ⁽⁹⁰⁾ se trouvaient des baignoires et des piscines remplies d'eau chaude, fournie par de véritables chaudières tubulaires auxquelles fait allusion Sénèque dans ses *Questions naturelles* ⁽⁹¹⁾. On entrait dans l'eau et on se tenait le plus possible au repos ⁽⁹²⁾. En effet, ce bain agit « par ses propriétés humectantes » ⁽⁹³⁾ en introduisant « une vapeur profitable dans les parties solides de l'organisme » ⁽⁹⁴⁾. Sauf le cas de malpropreté, « il était inutile de frotter le corps avec une matière détersive » ⁽⁹⁵⁾. Ce dernier point concernait sur-

(86) *Œuvre d'Oribase*, notes des traducteurs, t. II, p. 869.

(87) *Œuvre d'Oribase*, notes des traducteurs, t. II, p. 869.

(88) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 370.

(89) *Œuvre d'Oribase*, notes des traducteurs, t. II, p. 865 et suiv.

(90) *Œuvre d'Oribase*, notes des traducteurs, t. II, p. 868 et suiv.

(91) Sénèque, *Questions naturelles*, III, 24.

(92) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 375.

(93) *Coll. méd.*, t. II, p. 373.

(94) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 370.

(95) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 373.

tout les malades, pour qui le bain était un moyen thérapeutique autant qu'une pratique de propreté. La température de l'eau ne devait pas être trop élevée, car le bain perdait ses propriétés humectantes, et les « matières excrémentielles n'étaient pas évacuées au dehors » (96).

Après le bain chaud, il fallait prendre un bain froid pour resserrer la peau, la ramener à son état naturel et éviter un refroidissement exagéré, en provoquant ce que nous appelons une réaction (97). Pour cela, le baigneur passait dans une troisième salle, le « frigidarium » (98), et se précipitait dans une piscine d'eau froide s'il était bien portant. « Il refroidissait son corps ramolli par l'eau chaude, et augmentait ses forces. » (99).

Enfin on entrait dans une pièce à température moyenne, où l'on se faisait essuyer la sueur (100), car « après l'usage de l'eau froide, on doit transpirer si le bain a été bien appliqué » (101).

C'était aussi dans le « tépidarium » que l'on s'habillait (102).

Le *bain froid* était d'une ordonnance plus simple, mais comptait aussi plusieurs temps. Pour éviter le froid au moment du déshabillage, on peut se placer au soleil, ou bien « se réchauffer par un exercice avant de se mettre complètement nu » (103). Mais le mouvement que l'on se donne ne doit pas aller jusqu'à la fatigue, « que le bain rendrait plus forte » (104). On fait aussi des « frictions vigoureuses » (105), et si le sujet les exécute lui-même pendant assez longtemps, « il

(96) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 369.

(97) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 394.

(98) *Œuvre d'Oribasè*, notes des traducteurs, t. II, p. 871.

(99) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 370 à 375.

(100) *Coll. méd.*, t. II, p. 370.

(101) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 373.

(102) *Œuvres d'Oribase*, notes des traducteurs, p. 871.

(103) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 399.

(104) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 398.

(105) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 391.

peut se passer de tout exercice »⁽¹⁰⁶⁾. Puis on arrive au bain. Il faut entrer brusquement dans l'eau, « d'un seul bond »⁽¹⁰⁷⁾. Cette pratique évite le frisson et raccourcit la sensation d'angoisse provoquée par toute immersion dans l'eau froide. C'est la méthode la plus recommandable, mais, pour les gens peureux, Oribase en préconise une autre, employée aussi de nos jours. Elle consiste « en affusions d'eau froide, qui seraient plus faciles à supporter »⁽¹⁰⁸⁾. Il suffit même de mouiller « la tête et le creux de l'estomac »⁽¹⁰⁹⁾.

Où prend-on ces bains ? Soit dans des piscines, soit dans des nappes d'eau naturelles, surtout les fleuves : « l'eau doit être claire et ne pas provenir de marais ou être stagnante de quelque façon »⁽¹¹⁰⁾. L'eau de mer est très bonne, surtout pour commencer à prendre des bains froids.

L'eau ne doit être « ni glaciale ni trop peu froide »⁽¹¹¹⁾. Il y a un optimum nécessaire qui empêche de prendre des bains froids en certaines saisons, quand on n'en a pas l'habitude.

Dans l'eau, il ne faut pas rester immobile, mais nager, s'agiter, se frictionner. Cela permet d'y rester plus longtemps. Au début, le bain doit être de courte durée. Il est même recommandé de sortir de l'eau, faire des exercices et y rentrer de nouveau⁽¹¹²⁾. Il faut empêcher l'eau d'entrer dans les oreilles, car « elle fait uniquement du tort par son contact avec les conduits auditifs »⁽¹¹³⁾. Et Oribase ne s'explique pas pourquoi le bain froid, bon sous tous les autres rapports, fait du mal à ces parties-là.

Après la sortie de l'eau, on se frictionne soit à la main, soit avec des « strigiles », sortes de grattoirs, « qui ne doivent pas être trop obtus »⁽¹¹⁴⁾. On peut aussi se « faire frotter

(106) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 399.

(107) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 391 et 400.

(108) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 400.

(109) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 402.

(110) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 401.

(111) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 392 et 401.

(112) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 401.

(113) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 403.

(114) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 402.

avec de l'huile par plusieurs personnes » (115). Sous l'effet de ces manœuvres, le corps « doit prendre rapidement une bonne couleur » (116). C'est là-dessus que l'on se base pour régler la durée du bain.

Les anciens prenaient des bains fréquents. Oribase citant Antyllus parle d'un malade qui « prit huit bains dans l'espace d'un seul jour pour calmer de fortes crampes » (117). Par contre, Sénèque, dans ses épîtres, rapporte que les Romains prenaient un bain tous les neuf jours (jours de marché), et les autres jours se lavaient seulement les bras et les jambes.

Les bains comptent parmi « les meilleures mesures de régime » (118), dit Oribase, et il considère le bain froid comme la plus saine de toutes. Il paraît donc se ranger à l'avis des médecins grecs de Rome, Charmis en particulier, qui, au temps de Pline, avaient tant prôné les bains froids que « l'on voyait des vieillards consulaires mettre de l'ostentation à se geler » (119). Mais il n'est pas si rigoureux et reconnaît aux bains chauds des qualités réelles : ils sont humectants, « font cesser la fatigue, ramollissent le corps et suffisent aux gens trop peureux pour prendre des bains froids » (120). « Plus innocents que le bain froid », ils conviennent à tout le monde (121). Ils ont l'inconvénient de « laisser le sujet sans force, avec des couleurs bouleversées et sans appétit » (122). Le bain froid est d'un usage plus délicat : il faut suivre un régime régulier et ne pas être fatigué au moment de le prendre (123). Mais « l'avantage en est si grand qu'on ne saurait y résis-

(115) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 392.

(116) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 394.

(117) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 479.

(118) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 402.

(119) Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, cité par Brunies, thèse Bordeaux, 1933, *Hydrologie de Pline l'Ancien*.

(120) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 394 et 369.

(121) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 45.

(122) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 395.

(123) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 44.

ter ». Il augmente l'appétit, améliore la digestion, rend le corps plus musculeux et plus robuste, et lui donne une meilleure apparence ⁽¹²⁴⁾. Son action bienfaisante est telle que « les sujets gardent jusque dans la vieillesse un corps compact, une couleur florissante, un appétit vigoureux, une digestion rapide, une apparence robuste et virile, et toutes leurs fonctions s'accomplissent avec précision » ⁽¹²⁵⁾.

Le bain chaud ne doit pas être pris aussitôt avant ou après un repas ⁽¹²⁶⁾. L'horaire du bain froid n'est pas soumis à cette règle : « le repas n'est pas une raison pour s'abstenir de bains froids si nous éprouvons le vif désir d'en prendre un » ⁽¹²⁷⁾. Il n'est pas fait mention de cette coutume actuelle qui interdit le bain en période digestive. On peut aussi se baigner le soir, « pour passer agréablement la nuit » ⁽¹²⁸⁾, quand la chaleur empêche de bien dormir.

Les bains ordinaires étaient employés soit comme mesure d'hygiène, soit comme moyen thérapeutique.

Chez l'*enfant*, dans le tout jeune âge, on se contente des onctions à l'huile douce ⁽¹²⁹⁾. De nos jours, le bain est utilisé dès la naissance. Oribase, citant Rufus, autorise les sept premiers jours des bains avec décoction de plantes ⁽¹³⁰⁾.

La première année, on donne trois bains par jour, et on arrive à supprimer celui du milieu du jour ⁽¹³¹⁾. Les heures opportunes sont le matin au réveil et un moment après un repas modéré ⁽¹³²⁾. Quand on le baigne, il faut « façonner » le tout jeune enfant, « car ces manipulations sont pour quelque chose dans la beauté et la laideur » ⁽¹³³⁾. Mais on ne nous

(124) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 395.

(125) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 392.

(126) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 378 et 398.

(127) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 378 et 398.

(128) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 402.

(129) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 396, et t. III, p. 138.

(130) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 155.

(131) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 153 et 120.

(132) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 153, 140-141 et 120.

(133) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 154.

dit pas si ce procédé était vraiment efficace, et s'il était préventif contre l'outrage des ans.

Jusqu'à quatorze ans, le bain chaud est préférable ⁽¹³⁴⁾. Mais dans la seconde enfance, « le bain froid n'a rien de contraire » ⁽¹³⁵⁾. Oribase rappelle les habitudes des Barbares, « qui plongent fréquemment leurs petits enfants dans l'eau froide ». Et il s'élève avec Agathinus contre cette habitude des bains chauds fréquents, « qui assoupissent les enfants et abattent leurs forces » ⁽¹³⁶⁾, et contre les nourrices qui se réjouissent de cet état : l'essentiel pour elles étant de ne pas être trop dérangées. D'ailleurs, l'abus des bains chauds ne serait pas sans danger : « il produirait des convulsions ».

Après quatorze ans, si l'adolescent « prend de l'exercice, il ne doit pas séjourner longtemps dans la partie chaude du bain et arriver vite à la partie froide » ⁽¹³⁷⁾. L'eau ne doit pas être trop froide tant que la croissance n'est pas terminée.

L'adulte ne « doit pas recourir trop souvent aux bains chauds, sans toutefois s'en déshabituer » ⁽¹³⁸⁾.

L'âge propice pour commencer à prendre des bains froids est « le milieu de la quatrième semaine d'années » ⁽¹³⁹⁾, c'est-à-dire 25 ans. A ce moment la croissance est terminée.

Pour le début, la saison importe peu. Galien indique l'été ⁽¹⁴⁰⁾, Agathinus le printemps ⁽¹⁴¹⁾, Oribase cite les deux et estime que cela est secondaire. L'eau ne doit pas être trop froide, voilà l'essentiel. La mer est alors très recommandée, car « le picotement produit par le sel pourra peut-être réchauffer » ⁽¹⁴²⁾.

(134) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 143.

(135) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 396 et 397.

(136) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 397.

(137) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 143.

(138) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 399.

(139) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 391.

(140) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 390.

(141) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 397.

(142) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 401.

Le nombre des bains, restreint au début, peut augmenter avec l'habitude. Oribase recommande aux vieillards « les bains chauds d'eau douce » ⁽¹⁴³⁾, véritable traitement échauffant et humectant. Mais puisque les bains « conservent jusque dans la vieillesse une apparence robuste et virile », rien ne devrait empêcher les vieillards de continuer ces pratiques sans tomber dans l'excès de ces honorables personnages décrits par Pline.

Le bain ordinaire, humectant, « convient moins aux femmes », les bains minéraux desséchants sont de beaucoup préférables ⁽¹⁴⁴⁾. Chez elles, on doit toujours favoriser le flux menstruel, c'est pourquoi il est indiqué d'« exécuter des frictions sèches ou grasses de haut en bas, afin que les liquides inclinent vers le bas par où ils doivent sortir dans l'état naturel » ⁽¹⁴⁵⁾.

Au début de la grossesse, la femme doit « s'abstenir de bains » ⁽¹⁴⁶⁾. Cette règle, toujours accréditée dans le public, n'est nullement fondée. Contre la stérilité, il ne faut pas user excessivement de bains : « Il vaut mieux des fomentations avec eau ordinaire, eau de mer ou vapeur. » ⁽¹⁴⁷⁾.

Enfin, dans le régime ordinaire, l'usage des bains varie avec les saisons ⁽¹⁴⁸⁾. L'été est le moment des affusions et bains froids. Mais quand l'automne arrive, il faut s'en méfier. L'hiver, on doit user surtout de bains chauds.

En *thérapeutique*, le bain tenait une large place. Il agit soit en humectant le corps ⁽¹⁴⁹⁾, soit en évacuant des matières excrémentitielles par la sueur ⁽¹⁵⁰⁾.

On donne au malade un bain complet, mais au lieu de le plonger directement dans l'eau froide, on établit une gra-

(143) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 215.

(144) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 91.

(145) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 90.

(146) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 100.

(147) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 331.

(148) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 184, 187 et 188.

(149) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 376-377.

(150) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 371.

duction en passant par un bain tiède intermédiaire, car « les malades ne supportent pas sans inconvénient le contact de l'eau froide » ⁽¹⁵¹⁾. Naturellement, le malade ne doit pas faire de mouvement : « l'action relâchante et ramollissante du bain ne peut se faire sentir quand les muscles se tendent » ⁽¹⁵²⁾. Après le bain, si l'on veut faire transpirer le malade, on l'enveloppe de laine. Sinon l'on se contente de l'essuyer et de le frotter avec de l'huile ⁽¹⁵³⁾.

L'emploi de l'huile était très répandu : soit les bains d'huile pure, soit des bains d'huile et d'eau contenant 1/6 d'huile ⁽¹⁵⁴⁾. Oribase donne des détails précis sur le premier. On ne faisait chauffer qu'une partie de l'huile contenue dans la baignoire, car « elle prendrait une odeur de brûlé et ne pourrait servir une seconde fois » ⁽¹⁵⁵⁾. Le malade était placé sur un drap percé de trous, dont deux côtés étaient enroulés sur des bâtons; on déroulait le drap et le malade s'immergeait lentement. Ce procédé était surtout très pratique pour retirer le sujet, dont le corps devenu glissant était difficile à saisir ⁽¹⁵⁶⁾. La durée de ce bain était variable; on l'arrêtait quand « se montrait la moiteur de la face » ⁽¹⁵⁷⁾. Le résultat était une sudation beaucoup plus importante. Ce bain d'huile est inconnu de nos jours.

Il faut donner les bains quand les maladies arrivent à maturité, car « ils contribuent à l'expectoration des crachats contenus dans la poitrine » ⁽¹⁵⁸⁾. Comme ils aggravent les hémorragies d'une « manière effrayante » ⁽¹⁵⁹⁾, on doit les éviter, sauf dans le cas où l'on juge une hémorragie nasale insuffisante ⁽¹⁶⁰⁾. Oribase connaissait l'action bienfaisante de

(151) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 375 et 376.

(152) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 375 et 376.

(153) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 376.

(154) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 466.

(155) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 462.

(156) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 463.

(157) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 464 et 465.

(158) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 379.

(159) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 322.

(160) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 379.

l'épistaxis dans certains états pathologiques que nous savons être maintenant l'hypertension artérielle. Il ne faut pas baigner les nerveux, les anxieux et les vomisseurs ⁽¹⁶¹⁾.

Dans les affections intestinales, le bain aurait, paraît-il, une action manifeste : « il arrête les selles chez les individus qui les ont trop abondantes » ⁽¹⁶²⁾.

Chez l'enfant, le bain chaud avec affusions chaudes sur la tête est souverain contre la toux et le rhume de cerveau ⁽¹⁶³⁾.

On employait beaucoup les bains dans les maladies fébriles. Notre auteur indique la rémission comme la seule période propice à leur administration ⁽¹⁶⁴⁾.

Ils servent à hydrater le malade ou à combattre la fièvre en lui opposant un contraire. Dans ce dernier cas, on comprendrait mieux leur emploi à une période antérieure à la rémission. D'autre part, le relâchement de la peau et la sudation « évacuant des matières, sont très utiles dans les fièvres » ⁽¹⁶⁵⁾. Un état inflammatoire ou de la pléthore contre-indiquent le bain, car il est alors dangereux de réchauffer le corps ⁽¹⁶⁶⁾. On n'en donnera pas dans les fièvres ardentes avec inflammation, ni dans les fièvres éréthipé-lateuses.

Le bain d'huile aux propriétés plus marquées s'adresse aux fatigues, aux convulsions, aux douleurs des « nerfs voisins des os » (tendons), à la rétention d'urine. On peut y faire un séjour prolongé, et il ne reçoit pas de contre-indications ⁽¹⁶⁷⁾. Il peut être donné à l'acmé dans certaines fièvres : quartes en particulier ⁽¹⁶⁸⁾.

Nous constatons que la balnéothérapie employée aujourd'hui dans les maladies fébriles n'est qu'un retour à des

(161) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 379.

(162) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 372.

(163) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 154, et *Synopsis*, t. II, p. 203.

(164) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 462 et 466.

(165) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 462.

(166) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 275 à 297.

(167) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 372.

(168) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 378.

procédés bien connus de nos antiques devanciers. Mais les règles qui la régissent ne sont pas tout à fait les mêmes. Les bains sont donnés surtout pour combattre l'hyperthermie, et on se base pour les administrer sur les indications du thermomètre et non sur l'époque de la maladie.

3° LES BAINS ARTIFICIELS.

Oribase distingue parmi les bains deux grandes catégories : les bains ordinaires, que nous avons vus précédemment, et les bains doués de propriétés particulières, soit que l'eau possède naturellement ces propriétés, soit qu'on les lui fournisse artificiellement.

Cette dernière classe constitue les bains artificiels ⁽¹⁶⁹⁾. Ils sont obtenus par dissolution de substances minérales, macération ou décoction de plantes. Leur action varie avec leur composition.

Les plantes et l'huile bouillie dans l'eau donnent des *bains échauffants* ⁽¹⁷⁰⁾, dont les propriétés calmantes, analgésiques et toniques, en indiquent l'emploi contre le refroidissement, la fatigue, les spasmes et les douleurs ⁽¹⁷¹⁾. La décoction de tournesol « paraît un excellent remède contre les convulsions des enfants » ⁽¹⁷²⁾.

Avec le sel, la soude, le soufre, l'eau de mer, on obtient des bains « favorisant la perspiration » ⁽¹⁷³⁻¹⁷⁴⁾, c'est-à-dire excitant la nutrition. On les emploie pour faire maigrir les obèses et diminuer les tuméfactions résultant d'inflammation ⁽¹⁷⁵⁾.

En cas d'inflammation, il faut des bains doux et émollients, obtenus en ajoutant à l'eau « une décoction de mauve,

(169) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 380.

(170) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381, et *Synopsis*, t. V, p. 45.

(171) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381, et *Synopsis*, t. V, p. 45.

(172) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 192, et *Synopsis*, t. V, p. 205.

(173) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381, et *Synopsis*, t. V, p. 45.

(174) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381, et *Synopsis*, t. V, p. 237.

(175) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 381.

de graine de lin ou de fenugrec » (176). Enfin, il existe des bains astringents et refroidissants.

Tandis que le bain de mer sera contre-indiqué dans les dermatoses, nous voyons recommander les bains artificiels. Les efflorescences des enfants seront « traitées par des bains chauds avec décoction de myrte, de son ou de rose » (177).

4° LES BAINS MINÉRAUX NATURELS.

Dans la première partie de ce travail, nous avons vu Oribase reconnaître aux eaux minérales une action particulière supérieure à celle des eaux artificielles : « les bains minéraux naturels sont plus efficaces que les bains artificiels » (178). Nous avons donné l'explication moderne de cette vieille constatation (179).

Nous avons trouvé chez notre auteur des précisions très grandes concernant les indications de ces bains et la manière de faire des cures, mais là encore il nous donne peu d'indications particulières.

Les eaux minérales ont « des propriétés desséchantes et échauffantes très énergiques » (180). Elles sont à recommander dans « les maladies chroniques, surtout quand ces maladies sont d'une humidité prononcée » (181). L'hydrothérapie moderne est basée sur le même principe, puisqu'elle contre-indique toute cure minérale chez un malade aigu ou chez un chronique en poussée aiguë.

Voici les indications générales de ces eaux en suivant la classification établie par Oribase, d'après Antyllus (182).

On emploie les eaux *alcalines* et *salines* contre les fluxions de la tête et de la poitrine, l'hydropisie et les « tumeurs qui viennent à la suite de maladie ».

(176) Oribase, *Coll. méd.*, p. 382, et *Synopsis*, t. V, p. 45.

(177) Oribase, *Coll. méd.*, t. III, p. 388.

(178) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

(179) Voir ci-dessus : « *Eaux douces de propriétés spéciales* », p. 40.

(180) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

(181) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383.

(182) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 383 et 384, et *Synopsis*, t. V, p. 46.

Les *eaux alumineuses* sont utilisées contre les crachements de sang, les vomissements, les hémorroïdes, l'irrégularité des menstrues et les avortements.

Les *eaux sulfureuses* « ramollissent les nerfs » et apaisent les douleurs, mais « retournent et affaiblissent l'orifice de l'estomac ».

Les *eaux bitumineuses* « causent de la plénitude de la tête, font du tort aux organes des sens ». Par un usage prolongé, « elles ramollissent la matrice, la vessie et le côlon ».

Les *eaux vitrioliques* sont éminemment utiles pour la bouche, les amygdales, la luette et les yeux.

Les *eaux ferrugineuses* ont de l'effet dans les « maladies de l'orifice de l'estomac et de la rate ».

Oribase distingue bien des eaux chaudes et froides, mais sur leur emploi respectif donne peu de détails. Les eaux froides conviennent dans « les fluxions, les maladies de vessie, le mal de tête et les ulcères malins »⁽¹⁸³⁾. Pourtant, il conseillera un peu plus loin d'éviter les bains en cas d'ulcères⁽¹⁸⁴⁾.

Les bains minéraux doivent être préférés aux bains ordinaires dans le traitement de la « mauvaise complexion », c'est-à-dire au début des maladies hydropiques. Probablement à cause des propriétés desséchantes des eaux employées, qu'il est bon de faire succéder dans l'ordre suivant : alumineuses, alcalines, puis sulfureuses⁽¹⁸⁵⁾.

« La privation de bains est nuisible dans l'éléphantiasis. »⁽¹⁸⁶⁾. Il faut alors recourir aux eaux minérales chaudes, et surtout aux eaux alumineuses ou sulfureuses froides. On enverra donc le malade en Italie, à Albula ou à Népètes, en Macédoine, en Crète, en Thrace, à Anchialus⁽¹⁸⁷⁾.

Le traitement hydrominéral doit être fait avant les repas

(183) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 387.

(184) Oribase, *Coll. méd.*, t. IV, p. 509.

(185) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 503.

(186) Oribase, *Coll. méd.*, t. IV, p. 74.

(187) Oribase, *Coll. méd.*, t. IV, p. 74.

« à cause de la forte action du médicament » ⁽¹⁸⁸⁾. Cependant, comme les bains peuvent être très prolongés, « on donnera quelques aliments au malade si les forces l'abandonnent » ⁽¹⁸⁹⁾.

Le bain comporte deux modalités : le bain total, « si presque toutes les parties du corps sont douloureuses » ⁽¹⁹⁰⁾, et le bain partiel, qui peut être très prolongé ⁽¹⁹¹⁾.

En général, on ne prend qu'un bain par jour, mais si le malade n'est pas soulagé, il peut en prendre un second, ou bien on lui fait des fomentations pendant un temps très long, toute la journée ⁽¹⁹²⁾.

Voici la manière de prendre un bain. Il faut que l'eau soit « calme et reposée », car la vapeur qui s'échappe a des « propriétés alourdissantes et étourdissantes » ⁽¹⁹³⁾. Il faut donc éviter de l'agiter quand on y est plongé. L'entrée dans l'eau doit se faire « sans trop de mouvements, car le mouvement resserre le corps et empêche l'imprégnation par les propriétés de l'eau » ⁽¹⁹⁴⁾, et celle-ci n'agit plus efficacement.

Oribase soupçonnait l'absorption par la peau des substances contenues dans l'eau minérale. Sur ce point, nous ne sommes pas plus avancés, car c'est une chose qui n'a pas encore été démontrée. Cependant, l'efficacité du bain est réelle, et, seule, cette constatation suffit à en légitimer l'emploi.

Nous trouvons indiquée par notre auteur la cure de vingt et un jours. On commence par un bain d'une demi-heure et on augmente la durée de façon à atteindre deux heures le septième jour. On continue les bains de deux heures jusqu'au quatorzième jour, et ensuite on diminue le temps de manière à terminer par une demi-heure le dernier jour ⁽¹⁹⁵⁾.

(188) Oribase, *Coll. méd.*, t. IV, p. 389.

(189) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

(190) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 388 et 389.

(191) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 388 et 389.

(192) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

(193) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 388.

(194) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 388, et *Synopsis*, t. V, p. 29.

(195) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

Pourquoi cette durée de vingt et un jours ? Oribase ne donne aucune raison. Cet usage toujours en vigueur d'aller passer trois semaines dans une station balnéaire n'a jamais reçu d'explication. Mais dans ce produit de trois par sept, de trois, le nombre *déterminé*, par sept, le nombre *complet*, le nombre vierge ⁽¹⁹⁶⁾, ne pourrait-on voir un reflet de la théorie pythagoricienne des nombres ?

A quelle époque doit-on suivre ces cures ? Oribase préconise le printemps et l'automne, saisons proches de l'hiver. L'été n'est pas interdit, si « l'endroit est salubre et si les eaux sont froides » ⁽¹⁹⁷⁾.

L'usage des eaux minérales était donc strictement codifié d'après un empirisme judicieux, sur lequel nous nous basons toujours pour appliquer ce traitement. Malgré les règles et les médecins qui les édictaient, les contemporains d'Oribase usaient souvent à tort et à travers d'une médication qui n'était pas sans danger. « Beaucoup de gens du monde croient que les eaux minérales conservent la santé, ils en usent sans mesure et sans discrétion, à leur détriment, comme il est naturel. » ⁽¹⁹⁸⁾. C'est au médecin qui connaît le danger de prévenir ces gens, et de « leur faire abandonner cette opinion fausse » ⁽¹⁹⁹⁾. « Le bain devait être pris sans étalage » ⁽²⁰⁰⁾. Ce n'était pas toujours le cas.

A l'époque d'Oribase, et avant lui, il y avait les snobs des eaux minérales, et des gens pour qui la cure était un passe-temps, un prétexte à s'amuser. Nous savons, par de nombreux auteurs, Pline, Sénèque, que certaines villes d'eau étaient des lieux de plaisir indignes des honnêtes gens. « Le sage n'ira pas à Baïes, écrit Sénèque, parce que c'est la retraite des vices. Des ivrognes courent sur le bord d'un lac,

(196) Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, *passim*.

(197) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

(198) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

(199) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 389.

(200) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 388.

des gens font bonne chère dans des barques. Des concerts de musique retentissent de toute part, et tous les excès de la débauche la plus effrénée s'étalent aux yeux des hommes. » (201).

Depuis deux mille ans, l'humanité ne s'est peut-être pas beaucoup améliorée, mais il est plaisant de constater que si nos stations hydro-minérales sont des lieux de plaisir, elles sont encore loin d'atteindre le degré de licence qui régnait à Baïes au temps des Césars.

5° LES BAINS D'EAU DE MER.

Nous connaissons déjà l'emploi de l'eau de mer comme médicament interne. Mais alors que Pline et d'autres auteurs traitent longuement de cet élément, Oribase ne lui accorde qu'une place minime dans son œuvre, ou tout au moins dans ce qu'il en reste.

« Les bains de mer sont doués de propriétés médicamenteuses utiles dans certaines maladies. » (202). On reconnaît cette qualité aux picotements, dus sans doute à l'action du sel sur la peau. L'eau de mer a des propriétés desséchantes, « elle absorbe l'humidité superflue qui se forme dans le corps » (203). Elle est employée contre les fluxions articulaires et les affections du système nerveux (204). Pline prétend même que la « nage dans l'eau de mer guérit les luxations » (205). Mais rien n'est moins prouvé.

Le bain de mer est contre-indiqué dans « les affections et ulcères de la vessie, et dans les efflorescences qui viennent à la peau » (206), c'est-à-dire dans les dermatoses. Cette opinion d'Hérodote est d'ailleurs controversée par d'autres auteurs, dont Pline (207).

(201) Sénèque, épître LI.

(202) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467.

(203) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467.

(204) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467.

(205) Brunies, *Hydrologie de Pline l'Ancien*, p. 39.

(206) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467.

(207) Brunies, *Hydrologie de Pline l'Ancien*, p. 37.

Le bain peut être pris froid dans la mer elle-même, ou bien réchauffé dans une baignoire, et, dans ce cas, il peut être très prolongé ⁽²⁰⁸⁾. Il faut se mouvoir, nager, pour ne pas se refroidir, et séjourner le plus longtemps possible dans l'eau ⁽²⁰⁹⁾.

Après ce bain salé, il faut prendre un bain d'eau pure, ou se faire des affusions, « car l'eau de mer restée sur la peau s'oppose à la transpiration » ⁽²¹⁰⁾.

Enfin on termine par une onction à l'huile et un grattage. C'est tout ce que nous pouvons savoir, d'après Oribase, sur la *thalassothérapie*. Quant au climat marin, il n'en parle pour ainsi dire pas, et pourtant les anciens, Celse en particulier, avaient des connaissances très précises à ce sujet ⁽²¹¹⁾.

6° LES BAINS DE VAPEUR ET LES ÉTUVES.

A côté de la balnéothérapie proprement dite, qui utilise l'eau, il faut faire une place à l'emploi des vapeurs et émanations.

Le *laconicum* est une étuve sèche où l'on prend un bain d'air chaud, premier acte du bain complet.

Il existe aussi des étuves dans lesquelles on envoie de la vapeur d'eau. Mais « leurs effets restent bien au-dessous de ceux qu'on leur attribue ». Cependant, on doit s'en servir dans les « les cas pressants », quand on n'a pas le temps de se rendre sur les lieux où existent des étuves naturelles ⁽²¹²⁾.

Les étuves naturelles sont des cavités creusées dans le sol où se dégagent des « exhalaisons subtiles et agréables » ⁽²¹³⁾. Comme les eaux minérales, elles ont des propriétés que n'explique pas leur composition, « car si elles n'agissaient que

(208) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467 et 468 (notes).

(209) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 467 et 468 (notes).

(210) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 468 (notes).

(211) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 468 (notes).

(212) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 470 (notes).

(213) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 468 (notes).

par les vapeurs chaudes et sèches, elles produiraient le même effet que les étuves artificielles⁽²¹⁴⁾. Les études modernes ont prouvé que l'on est en présence de mélanges gazeux ionisés, d'où une action électro-chimique puissante qui explique leur efficacité particulière.

Leurs indications sont multiples : « les maux de tête, la dureté et les tintements d'oreille, la cataracte, l'excès d'humidité et les fluxions de l'orifice de l'estomac, les efflorescences à la peau, la mauvaise complexion, la jaunisse chronique, l'embonpoint exagéré, l'hydropisie »⁽²¹⁵⁾, tout cela peut supporter un traitement par les étuves naturelles.

Sans mettre en doute l'action de ce procédé dans toutes ces affections, la variété des indications tend à prouver que cette action était plutôt mal connue, et nous croyons que ce mode de traitement était autant un refuge pour le médecin qu'un remède pour le malade.

La cure d'étuve doit être faite après les « accès aigus dans les maladies chroniques »⁽²¹⁶⁾, et « il faut y recourir aussitôt et sans retard » dans les autres maladies⁽²¹⁶⁾. En sortant de l'étuve, il est permis de prendre un bain ordinaire ou marin, sinon des affusions suffisent⁽²¹⁷⁾.

Oribase, dans le traitement du diabète, mentionne un bain de vapeur particulier, que nous appelons *bain de caisse* : « le malade prendra un bain de vapeur dans le tonneau, en tenant sa tête en dehors »⁽²¹⁸⁾. Cela prouve aussi qu'il existait alors des moyens hydrothérapiques très perfectionnés.

7° LES BAINS DE SABLE.

Les bains de boues étaient utilisés dans l'antiquité. Andréas Baccius rapporte l'emploi des boues du Nil, et Pline l'Ancien

⁽²¹⁴⁾ Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 468.

⁽²¹⁵⁾ Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 469.

⁽²¹⁶⁾ Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 470.

⁽²¹⁷⁾ Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 470.

⁽²¹⁸⁾ Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 521.

fait mention de l'utilisation des boues à Rome⁽²¹⁹⁾. Oribase n'en parle pas; il décrit seulement le bain de sable. On le donne au bord de la mer, en été, pendant les jours brûlants. Des fosses sont creusées dans le sable, trois ou quatre pour un malade. Quand le sable est bien chaud, on met le malade dans la fosse, et on le recouvre avec du sable. Il transpire abondamment, et quand il se refroidit on le change de fosse⁽²²⁰⁾. Mais ce traitement est pénible. Pour permettre au malade de le supporter, on lui protège la tête contre le soleil; il faut en outre lui « essuyer la figure avec une éponge mouillée et lui faire rincer la bouche »⁽²²¹⁾. Après être sorti de la fosse, le malade prend un bain de mer froid et se fait frictionner⁽²²²⁾.

On ordonne le bain de sable dans « l'asthme, la fluxion de poitrine, les maladies coeliaques; la goutte, la paralysie progressive, l'hydropisie, les douleurs chroniques »⁽²²³⁾. On ne doit pas l'employer chez les enfants.

La cure est de quatorze à vingt et un jours. Mais l'hydropisie nécessite un traitement plus long, avec des périodes de repos de quelques jours⁽²²⁴⁾.

Il existe aussi un bain de sable artificiel, qui peut être donné en hiver. On fait chauffer le sable dans des fours, mais son « action est plus lente que pendant l'été »⁽²²⁵⁾. L'homme n'arrive donc pas à imiter parfaitement la nature.

8° LES BAINS DE SOLEIL.

Les bains de soleil, qui comptent de nos jours tant d'adeptes, parmi lesquels de véritables fanatiques, étaient pratiqués par les anciens. Nous ignorons s'ils en faisaient le même abus que certains de nos contemporains. Dans un

(219) Arnozan et Lamarque, *Précis d'hydrologie*, p. 64.

(220) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 403 et 404.

(221) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 404.

(222) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 403 et 406.

(223) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 403.

(224) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 407.

(225) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 407.

court paragraphe emprunté à Hérodote, Oribase nous indique les bienfaits et aussi les dangers de ce que nous appelons maintenant l'héliothérapie.

Ce moyen thérapeutique était basé sur l'action fortifiante des rayons solaires, et il convenait « aux gens qui ont besoin de se restaurer et de prendre de la chair » (226). Il serait aussi « profitable » aux obèses qui veulent maigrir (227).

Comment doit-on s'exposer ? Il faut toujours protéger la tête et exposer surtout le dos (228). Sans connaître l'existence des rayons ultra-violets, Oribase nous conseille « d'éviter les rayons qui s'échappent à travers les nuages ». « Au printemps et en automne, faire arriver directement les rayons sur le malade, mais en été il faut rejeter cette méthode pour les gens faibles à cause de l'excès de chaleur. » (229). A priori ces conseils paraissent un peu rigoureux, mais n'oublions pas qu'ils s'adressent à des malades. Oribase ne parle pas du bain de soleil chez les gens bien portants. Dans ces quelques lignes, nous retrouvons les règles principales de l'héliothérapie moderne, règles que la science actuelle permet de comprendre. La connaissance des avitaminoses, et surtout des rapports entre la vitamine D et les radiations lumineuses de courtes longueurs d'ondes, nous explique l'action bien-faisante des rayons solaires. Le danger vient des brûlures que ces rayons peuvent occasionner, et surtout des violentes réactions focales qu'ils provoquent chez les tuberculeux pulmonaires. Mais dans tout cela, il n'y a que l'explication de faits qu'Oribase et ses prédécesseurs connaissaient déjà. Et nous devons encore nous incliner devant le génie observateur des médecins de l'antiquité.

(226) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 407.

(227) Oribase, *Synopsis*, t. V, p. 237.

(228) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 407 et 408.

(229) Oribase, *Coll. méd.*, t. II, p. 407.

CONCLUSIONS

L'hydrologie d'Oribase, c'est l'hydrologie antique arrivée à son apogée. Fidèle aux ordres de Julien l'Apostat, Oribase n'a pas traité l'hydrologie autrement que le reste de la médecine. Il chercha moins à exposer ses propres idées qu'à rassembler les connaissances acquises durant les siècles antérieurs sur l'usage de l'eau.

Dans ce qui nous est parvenu des ouvrages de cet auteur, l'hydrologie occupe une place importante : les livres V et X de la *Collection médicale* et de nombreux passages épars. Mais nous ignorons probablement une partie de ce qu'Oribase a pu écrire à ce sujet, et cette incertitude enlève tout caractère absolu aux conclusions de l'étude que nous venons de faire.

Oribase écarte délibérément tous les grands problèmes extra-médicaux posés par l'hydrologie, ne traite que des faits intéressant le médecin, et renvoie pour le reste aux ouvrages spécialisés.

Il s'occupe beaucoup plus longuement de l'eau ordinaire, qui connaissait alors sous forme de boisson une vogue thérapeutique qu'elle a bien perdue depuis. Par contre, c'est à peine s'il nous parle de l'usage des eaux minérales à l'intérieur. L'eau de mer n'est pour lui qu'une eau minérale un peu particulière. Il reconnaît que l'homme est incapable de les reproduire artificiellement avec toutes leurs propriétés.

Les bains sont l'objet de descriptions et d'indications dont

l'abondance et la précision sont vraiment remarquables. Cela nous permet de constater le degré de perfection où des moyens empiriques avaient amené ces procédés hydriatiques.

Reconnaissons aujourd'hui qu'en ce domaine, l'empirisme nous guide encore souvent, et peut-être les Anciens sont-ils toujours nos maîtres.

VU : *Le Doyen.*

Pour le Doyen :

L'Assesseur,

LABAT.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

M. CREYX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 3 juillet 1933.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOPHANE. — Les Acharniens. Les Cavaliers. Les Nuées. Texte par Coulon. Paris, « Les Belles Lettres », 1923, in-8° (Les Cavaliers, 84).
- ARNOZAN et CARLES. — Précis de thérapeutique. Doin, Paris, 1921. 2 vol.
- ARNOZAN et LAMARQUE. — Précis d'hydrologie médicale. Doin, Paris, 1943.
- BAISSETTE (Gaston). — Aux sources de la médecine. Vie et doctrine d'Hippocrate. Thèse Paris, 1931.
- BAYLE et THILLAYE. — Biographie médicale par ordre chronologique. Delahays, Paris, 1855, 2 vol.
- BLUTEAU. — Emploi thérapeutique des eaux potables et des eaux minérales dans l'antiquité gréco-romaine. Thèse Bordeaux, 1934-1932, n° 61.
- BRUNIES. — L'hydrologie de Pline l'Ancien. Thèse Bordeaux, 1933-1934, n° 41.
- CANAT. — Observations de médecine sur l'usage, tant intérieur qu'extérieur, de l'eau froide et de la glace dans les maladies internes, d'après la pratique des auteurs anciens et modernes les plus célèbres. Montpellier, an IX, in-4°.
- CELSE. — Traité de médecine. Masson, Paris, 1876. Trad. A. Vedrènes.
- COURMONT (Jules). — Précis d'hygiène. Masson, Paris, 1932.
- CREYX. — Les eaux minérales. *Journal de médecine de Bordeaux*, nos 1 et 6, 10 janv. et 20 févr. 1931, p. 7 et 159.
- Montaigne malade, médecin, hydrologue. *Journal de médecine de Bordeaux*, n° 19, 10 juill. 1933, p. 519.
- DURAND-FARDEL, LEBRET et LEFORT. — Dictionnaire des eaux minérales. Baillière, Paris, 1860, in-8°.

- ELOY. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, Hoyais, Mons, 1778, 2 vol. in-4°.
- FUSTEL DE COULANGES. — La cité antique. Hachette, Paris, 1930, in-8°.
- FINIEFFS. — Contribution à l'étude des eaux minérales de la Grèce : situation, composition, indications thérapeutiques. Thèse (Un.) Paris, 1919-1920, n° 555.
- GORJUX. — Recherches sur les eaux thermales et les eaux minérales de l'Hellade, de l'Italie et des Gaules aux temps anciens. Thèse Bordeaux, 1913-1914, n° 25.
- GUÉRARD. — In Dictionnaire de médecine ou Répertoire général des sciences médicales. Bechel et Labé, Paris, 1832-1846, 30 vol. in-8°.
- JARDET. — Traité pratique d'hydrologie médicale. Doin, Paris, 1896.
- LABRIOLLE (De). — La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du 1^{er} au iv^e siècle. Paris, « Artisan du Livre », 1934, in-8°.
- LANDOUZY. — Hydrothérapie, crénothérapie, thalassothérapie. Collection Gilbert et Carnot, t. VIII. Baillière, Paris, 1910.
- LINDEMANN. — *De usu aquae frigidae apud veteres*. Zittav, 1838, in-4°.
- MICHAUD. — Biographie universelle. Paris, 1811-1839, 82 vol. in-8° avec le supplément.
- OERTEL. — Geschichte des Wasserheilkundes von Moses bis auf unsere Zeiten zum Beweise, dasz frische Wasser ein Allheilmittel ist (V. Scouteten, hydrothérapie, bibliographie). Leipzig, 1835, 1 vol.
- *De aquae frigidae usu Celsiano*. Diss. phil. médic. in *Aqua praecipuos A. C. Celsi locos illustrare conatur*, etc. Monachii, 1826.
- ORIBASE. — Œuvres complètes, traduites par Daremberg et Bussemacker. Imprimerie nationale, Paris, 1851, 6 vol., in-8°.
- PANAYOTATOU (Mme). — L'hygiène chez les anciens grecs. Vigot frères, Paris, 1923, in-8°.

- PANCKOUKE (Collection). — Biographies médicales (t. VI), annexées au Dictionnaire des sciences médicales. Panckouke, Paris, 1824.
- PLINE L'ANCIEN. — Histoire naturelle : traduction Desaint. Paris, 1771-1782, 12 vol. in-4°.
- PLUTARQUE. — Vies des hommes illustres, traduites par Jacques Amyot. Cussac, Paris, 1783-1803, 23 vol. in-8° (*Flaminius*, 20, 6).
- QUINTON. — L'eau de mer, milieu organique. Masson, Paris, 1904.
- SÉNÈQUE. — Questions naturelles : traduction Oltramare. Paris, « Les Belles lettres », 1929, 2 vol.
- SIMS. — *De usu aquae frigidae interno*. Strasbourg, 1774.
- SPRENGEL. — Histoire de la médecine. Paris, 1813, 9 vol. (t. I et II).
- Vertu médicinale de l'eau commune, le grand fébrifuge*. Hanckock, Paris, 1730.
- VLAVELD. — *De aque frigidae potu in febris*, cité par Daremberg in traduction des œuvres d'Oribase (Impr. Nat., Paris, 1851), t. I, notes.
- ZIMMERMANN. — *De aquae usu Celsiano*, pars. I, Hal. 1884.



